VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 11 NOVEMBRE 1913 NUMERO 26

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Télephones - - Garry 4264-4265

EST-CE LE FRUIT?

La finale de la cinglante lettre de Mgr Cherrier au *Free Press* dénonçant la conduite de chenapans d'une cinquantaine d'élèves de l'école technique Kelvin qui la veille du la Toussaint pénétrèrent avec effraction dans l'Académie Sainte-Marie, à Crescentwood, et tentèrent d'envahir le dortoir des jeunes filles n'a pas eu l'heur de plaire à nos bons amis du *Free Press*.

"La mordante lettre de dénonciation de Mgr Cherrier aurait eu encore plus de force s'il eut résisté à la tentation d'en faire l'occasion de références inutiles à des questions extrinsèques" écrit un rédacteur du *Free Press* dans ses brèves remarques sur la lettre de Mgr Cherrier.

Mgr Cherrier après avoir relaté les exploits de la bande de voyous qui s'attaqua aux religieuses et aux jeunes filles de l'Académie Sainte-Marie demandait: "Est-ce le fruit mur de notre système si haut vanté des écoles publiques?"

C'est évidemment cette référence à de prétendues questions extrinsèques qui tombe sur les nerfs du *Free Press*. Car mettre en doute la valeur morale de ces écoles publiques, oser prétendre que des écoles où se donnerait un enseignement religieux créerait une meilleure génération, c'est frapper au sensible, c'est attaquer l'enfant de prédilection du *Free Press*.

* * *

Le *Free Press* ne conteste pas l'authenticité des faits invoqués par Mgr Cherrier. Les rapports que lui-même a publiés des exploits de la bande de l'école technique Kelvin en confirment l'ensemble. Et jusqu'ici pas un des détails fournis par Mgr Cherrier n'a été infirmé.

Que cette bande se composait d'étudiants de l'école technique Kelvin cela est prouvé puisqu'au dire du représentant du *Free Press* quelques-uns des chefs de la bande, étudiants à l'école Kelvin, ont été s'excuser auprès des autorités de l'Académie Sainte-Marie.

Les faits suivants sont encore acquis. Nous ne citons que les principaux sans appuyer sur les dégats matériels causés par la bande.

L'Académie Sainte-Marie n'est habitée que par des jeunes filles et des religieuses. Au moment de l'attaque, il était plus de onze heures du soir et les jeunes filles étaient couchées au dortoir et par conséquent en toilette de nuit. Les voyoux de l'école Kelvin après avoir pénétré avec effraction dans l'Académie se dirigèrent vers le dortoir en criant "au feu". Ils n'y purent pénétrer que grâce au courage des religieuses qui les forcèrent à reculer et à fuir.

Mgr Cherrier qualifie de chenapans ces étudiants dont l'âge va de 15 à 20 et 23 ans. Le qualificatif n'est que juste. Le *Free Press* appelle leurs actes "étourdis, brutaux, lâches". "En acceptant comme substantiellement exactes et les affirmations de Mgr Cherrier, dit le *Free Press*, il y a raison pour les autorités d'intervenir. Il est intolérable que des outrages de cette nature puissent se passer sans enquête publique et sans le châtiment de ceux qui en sont coupables".

* * *

La brutalité et la lâcheté des actes de voyoux de la bande qui assaillait la veille au soir de La Toussaint l'Académie Sainte-Marie, habitée uniquement par des religieuses et des jeunes filles, il ne faut pas l'oublier, ne fait donc pas de doute aux yeux du *Free Press*.

C'est un fait acquis, prouvé et sans la moindre circonstance atténuante pour en pallier l'odieux et la sauvagerie.

Une cinquantaine d'étudiants de l'école publique Kelvin se sont attaqué à onze heures du soir à un couvent habité uniquement par des religieuses et des jeunes filles et ont tenté de pénétrer dans le dortoir.

Voilà le fait brutal. Ridicule de qualifier cela de gaminerie d'enfantillage et d'espièglerie. C'est une conduite brutale et lâche et qui mérite un châtiment comme déclare le *Free Press*.

* * *

Cette attaque d'un couvent par cinquante jeunes gens, c'est un fait, c'est un résultat. Et comme tous les résultats il est le produit d'une cause. Pas d'effet sans cause. Quand se produit un résultat aussi condamnable que cet assaut d'un couvent, nous avons le droit de rechercher ses antécédants et ses causes. D'où vient ce fait? Quelle cause l'a produit?

Une cinquantaine d'élèves d'une école publique, élèves qui ne sont plus des bambins, ont attaqué A ONZE HEURES DU SOIR, un couvent de religieuses et de jeunes filles et ont voulu pénétrer dans le dortoir.

Cela n'a pas germé et murit spontanément dans le cerveau de ces jeunes chenapans. L'enfant est espiègle, joueur de tours. Mais une "brutale et lâche" attaque comme celle-là n'est pas le fait d'enfants. Elle est l'oeuvre de jeunes gens dont l'éducation morale est à peu près complète. C'est cette formation morale qui influence, détermine et conditionne leur conduite. Quand cette conduite est "brutale et lâche", digne de châtiment, nous avons le droit de mettre en doute la valeur de la formation morale de ses auteurs.

Ce n'est pas d'hier qu'on a dit que l'arbre se jugeait par ses fruits.

EN MARGE D'UN INTERVIEW

Depuis que nous sommes passés sous la domination anglaise toute lutte pour la conservation de notre langue, le maintien d'écoles françaises ou bilingues a constitué en même temps une lutte pour la conservation de notre foi. Forts de l'expérience du passé nous affirmons que la conservation de notre langue est la meilleure sauvegarde de notre foi et qu'elle nous protège efficacement contre la plaie des mariages mixtes.

Dans la lutte que poursuivent actuellement nos frères d'Ontario pour la défense des écoles séparées et des écoles bilingues anglo-françaises, cette raison est à la base de tous leurs efforts: elle explique leur belle persévance.

Cette vérité nous semblait bien établie. Mais un interview de l'abbé O'Gorman, curé de la paroisse du Saint-Sacrement à Ottawa, reproduit par un de nos confrères d'ici, niant dans son ensemble l'importance des services de notre race à l'Eglise dans Ontario et particulièrement l'opportunité au point de vue catholique de conserver dans Ontario des écoles bilingues anglo-françaises nous oblige à donner quelques statistiques sur le développement du catholicisme dans Ontario et la part qu'y ont eu et qu'y ont aujourd'hui les catholiques de langue anglaise et les catholiques de langue française.

L'exposé de ces états de service a toujours quelque chose de pénible. Mais la vérité a ses droits. Et nous ne devons mentir ni à elle ni à notre race.

Les débuts du catholicisme dans Ontario ne diffèrent guère des débuts du catholicisme dans les autres provinces. C'est l'oeuvre des missionnaires français. A de très rares exceptions Ontario a tiré du clergé français ses premiers évêques et prêtres. C'est Mgr Charbonnel qui y conquit la liberté de l'enseignement.

Mais c'est le dernier quart de siècle qui permet de voir à l'oeuvre chaque groupe, de juger comment il résiste à la pénétration protestante et comment il accroit les cadres du catholicisme.

Des statistiques, des chiffres, c'est encore ce qu'il y a de plus éloquent et de plus probant.

CATHOLIQUES DANS ONTARIO.

Diocèse d'Ottawa, partie ontarienne.		
1901:	Catholiques de langue anglaise	21,721
	Catholiques de langue française	58,646
	Gains des cath. de langue ang. (depuis 1881)	2,810
	Gains des cath. de langue fran. (depuis 1881)	23,070
Diocèse de Pembrooke.		
1901:	Catholiques de langue anglaise	19,261
	Catholiques de langue française	20,658
	Gains des cath. de langue angl (de 81 à 01)	2,962
	Gains des cath. de langue fran. (de 81 à 01)	10,364
Archevêché de Kingston.		
1901:	Catholiques de langue anglaise	30,805
	Catholiques de langue française	11,451
	Pertes des cath. anglais (de 1881 à 1901)	3,189
	Gains des catholiques français (de 81 à 01)	445
Diocèse de Hamilton.		
1901:	Catholiques de langue anglaise	39,826
	Catholiques de langue française	3,801
	Gains des catholiques anglais (de 81 à 01)	389
	Pertes des catholiques français (de 81 à 01)	1,110
Diocèse de Peterboro.		
1901:	Catholiques de langue anglaise	17,005
	Catholiques de langue française	4,676
	Pertes des catholiques anglais (de 81 à 01)	948
	Gains des catholiques français (de 81 à 01)	708
Archevêché de Toronto.		
1901:	Catholiques de langue anglaise	47,082
	Catholiques de langue française	10,937
	Gains des catholiques anglais (de 81 à 01)	4,096
	Gains des catholiques français (de 81 à 01)	3,090
Diocèse d'Alexandria.		
1909:	Catholiques de langue anglaise et autres	8,058
	Catholiques de langue française	16,378
	Pertes des cath. anglais et autres (de 01 à 09)	1,142
	Gains des catholiques français	2,155
Diocèse de London.		
1909:	Catholiques de langue anglaise	27,550
	Catholiques de langue française	32,000
	Pertes des catholiques anglais (de 01 à 09)	3,251
	Gains des catholiques français (de 01 à 09)	3,751
Diocèse du Sault Sainte-Marie.		
1909:	Catholiques de langue anglaise et autres	13,405
	Catholiques de langue française	24,470
	Majorité canadienne-française	11,065
Nouvel Ontario.		
1909:	Catholiques de langue anglaise et autres	15,345
	Catholiques de langue française	38,530
	Majorité canadienne-française	23,185

En 1901, les trois provinces ecclésiastiques d'Ottawa, de Toronto et de Kingston comptaient 228,453 catholiques de langue anglaise, 233,145 de langue française et 17,563 d'autres nationalités. De 1881 à 1901, les catholiques anglais ont augmenté de 2,010 et les catholiques français de 87,850.

Les quelques statistiques de 1909 indiquent que la situation demeurent la même.

* * *

La force maitresse du catholicisme dans Ontario c'est l'élément français, mais en autant qu'il demeure français et par là éloigné de contact avec le protestantisme.

C'est pour demeurer canadien-français et catholiques que nos frères ontariens luttent si courageusement et si tenacement en faveur des écoles bilingues.

C'est surtout pour demeurer catholiques.

LES CENTENAIRES NAPOLEONIENS

A Paris, on peut voir un monument qui porte, gravé dans sa pierre, les noms de 172 batailles heureuses et de 386 généreux vainqueurs et les immortalise: l'Arc de Triomphe. "Il n'est point compliqué dans ses lignes—nous dit *l'Illustration*, ni surchargé dans sa décoration, mais simple, clair de plan, harmonieux de proportion, tout imprégné du genre latin."

A Paris, nous voyons encore un autre monument: la Colonne, *Monumentum belli Germanici*... la Colonne érigée, avec l'airain de canons capturés par centaines de vive force et ramenés de bien loin... la Colonne à la gloire de la Grande Armée...

Ces deux monuments commémorent des batailes homériques, des victoires françaises dont même l'Allemagne, malgré ses beaux jours de 1870-71, tremble encore, tremblera longtemps: on en a la preuve dans les réjouissances de Leipzig en octobre dernier, où les Allemands avaient l'air, parait-il, de ne pas en être encore revenue d'avoir pu, plus de deux contre un, avec l'aide de la trahison, venir à bout de l' "Homme".

Ils commémorent, ces monuments, à côté des inoubliables noms de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram... Iéna, où 40,000 Français écrasèrent 70,000 Prussiens et leur enlevèrent 200 canons, Auerstaedt, où Davoust avec ses 26,000 braves eut raison des 66,000 hommes de Brunswick.

Nous aurions pu, depuis quinze ans, fêter mois par mois les centenaires illustres de ces multiples victoires du Consulat et de l'Empire.

Nous ne l'avons pas fait!

Par contre, c'est avec un fracas "*Kolossal*" que les Allemands ont, le 19 octobre dernier, cru bien fin de célébrer la bataille des Nations et d'attirer sur eux l'attention du monde entier pour rappeler qu'il y a cent ans, 350,000 alliés, vinrent à bout, non sans peine, de 157,000 Français, après quatre jours de bataille, grâce à la trahison des Saxons qui, combattant avec nous, se retournèrent contre leurs amis en pleine bataille, grâce aussi à l'erreur malheureuse de nos sapeurs qui firent sauter le pont de Lindeman, sur l'Elster, coupant ainsi notre armée en deux.

C'est en mémoire de ce fait d'armes peu banal dont certainement nous rougissons, comme l'un de nos vainqueurs d'alors, le roi de Saxe, que les Allemands viennent d'élever, à Leipsig, un énorme monument de près de 300 pieds de haut, coutant $1,500,000; c'est en sa mémoire, que pendant plusieurs jours il y eut des réjouissances monstres, et surtout de la choucroute et des saucisses absorbés en masses compactes de l'autre côté du Rhin!

L'Histoire jugera!

F. Deniset.

SIMPLE BON SENS

Sir Rodmond Roblin, premier ministre, a exposé à Minnedosa, la semaine dernière, la politique de son gouvernement.

Pour justifier le bilinguisme, il a invoqué nombre d'arguments que suggère le simple bon sens et dont plusieurs avaient déjà été exposés, comme le dit Sir Rodmond Roblin, par Sir Oliver Mowatt, premier ministre libéral d'Ontario durant de longues années.

Par écoles bilingues, le premier ministre entend des écoles fréquentées par des enfants parlant une autre langue que l'anglais et conduites par des professeurs pouvant donner l'enseignement dans la langue de l'enfant aussi bien qu'en anglais.

Quant au mode d'enseignement Sir Roblin s'en tient aux théories de la plus saine pédagogie.

"Tout éducateur, dit-il, qui s'est familiarisé avec cette question dira que le moyen le plus facile et le plus profitable d'enseigner la langue anglaise est de l'enseigner par l'intermédiaire de la langue maternelle de l'enfant."

"Cette question des écoles bilingues, ajoute-t-il, n'est pas nouvelle. Les accusations que portent mes amis libéraux contre moi et la population étrangère de ce pays furent faites contre Sir Oliver Mowatt et son gouvernement en 1889. Cet effort était le fait de quelques hommes (l'opposition conservatrice d'Ontario, note de la rédaction) afin de prévenir l'enseignement de l'anglais aux enfants de langue française par l'intermédiaire de leur langue maternelle."

Sir Oliver Mowatt nomma immédiatement une commission d'enquête et voici quelle fut sa conclusion:

"Ils (les commissaires enquêteurs) firent une enquête complète sur les écoles bilingues, et, après une rigoureuse étude de la question, les commissaires rapportèrent que " dans les écoles on enseignait beaucoup de français mais que l'anglais en serait le résultat, qu'on devait accorder du temps et savoir patienter."

"Ceci a été le verdict d'une commission d'enquête sur le bilinguisme "*qu'on ne peut enseigner à parler anglais à un enfant dont les parents ne le parlent pas qui n'a jamais entendu un mot d'anglais à la maison, sans enseigner l'anglais à cet enfant par l'intermédiaire de sa langue maternelle.*"

A plusieurs reprises Sir Rodmond Roblin n'a pas craint d'invoquer contre les prétentions de ses adversaires le témoignage de Sir Oliver Mowatt, ce premier ministre libéral qui dans Ontario sut tenir tête à la meute des ennemis des droits du français.

Discutant à la législature provinciale d'Ontario, la question bilingue, Sir Oliver Mowatt disait: "Nous sommes en faveur de l'emploi dans les écoles de l'anglais autant que c'est possible mais il y a une limite à cette possibilité."

"Là, ajoutait ce politique à l'âme si droite, où l'enfant ne comprend pas l'anglais, où sa langue, la langue de son foyer et la langue de ses compagnons, est le français, le *français seul* doit être la langue dans laquelle on l'instruira d'abord. Quand des enfants ne comprennent que le français, il est évident qu'ils ne doivent être enseignés que dans cette langue. Pour leur propre avantage, il est beaucoup à désirer qu'ils apprennent l'anglais mais affirmer qu'on doit leur donner l'enseignement en anglais quand ils sont incapables de le comprendre c'est comme avertir des enfants de ne pas s'approcher de l'eau jusqu'à ce qu'ils sachent nager."

A ce témoignage du vieux chef libéral ontarien, Sir Roblin a ajouté celui du *Globe*, un des principaux organes libéraux d'Ontario.

Il aurait encore pu en appeler au verdict de tous les pédagogues sérieux, de ceux qui enseignant dans des écoles bilingues ont constaté les résultats que donnent l'enseignement par l'intermédiaire de la langue maternelle et de ceux qui ont appris l'anglais par l'intermédiaire de leur langue maternelle.

* * *

Une chose qu'oublie trop d'adversaires des écoles bilingues c'est qu'il n'est pas en leur pouvoir de modifier les circonstances de lieux, de temps et encore moins la nature des individus.

Prenez le cas d'un village presque totalement peuplé de gens parlant français—ou d'une autre langue si vous voulez. Chose certaine, les enfants parleront entre eux la langue apprise aux foyers. Cela deviendra chez eux comme une seconde nature. Quelques années d'école où ils auront appris à causer une autre langue ne les poussera pas à l'abandon de leur parler maternel. Si à cette école, répondant à une fausse politique pédagogique, l'enseignement leur a été donné en une langue qu'ils ne comprenaient guère, où l'action de leur cerveau se trouvait paralysée, on verra bientôt sombrer cette culture et, avant peu l'élève sera à peu près un illettré.

C'est un des résultats qui avaient le plus frappé l'esprit de Sir Oliver Mowatt.

La Grande Amie

Je pressent que je vais l'aimer à la folie
Celle dont la splendeur a réjoui mes yeux
Et qui m'est apparue en un soir radieux;
Dans sa robe de vert et de pourpre jolie.

Ses bras chargés de fruits vermeils et savoureux,
Son sein orné de fleurs à teinte rajeunie,
L'auréole de paix qu'à son front s'ingénie
A faire resplendir son grand coeur généreux.

Tout en elle, tout parle à qui voudra l'entendre,
D'infrangible amitié, de fidélité tendre
A servir largement ceux qui savent l'aimer.

Car elle est toute entière à l'oeuvre humanitaire,
Celle qui rend cent fois le grain qu'on a semé,
La "grande amie" au coeur si bienveillant: la Terre!

ALP. DESILETS.

UNE REPONSE AU FANATISME

Lisons notre histoire du Canada et quels sont ceux que nous trouvons comme les plus loyaux défenseurs du drapeau britannique au pays, si ce n'est les Canadiens-français, les ancêtres de ceux qui aujourd'hui se battent pour leur langue. Il est déplorable de trouver, ici même, en Ontario, "le pouvoir" opprimant cette langue si riche.

Est-ce là ce qui s'appelle être "British"? Evidemment il y a méprise sérieuse quelque part.

Est-ce que le conflit actuel ne pourrait pas être réglé amicalement de la manière suivante? Laissons le français prédominer dans les écoles françaises, c'est-à-dire, qu'on y enseigne toutes les sciences en français, tout en consacrant à l'instruction de l'anglais le temps nécessaire. Sans nuire aux autres sujets du programme, le temps consacré à chaque classe pourrait varier entre quinze minutes, pas moins, et au plus une heure par jour. Le quart d'heure pourrait suffire aux commençants, et l'heure aux classes plus avancées. Un professeur ayant toutes les qualifications pour l'enseignement de l'anglais serait engagé pour chaque école. Ce professeur pourrait commencer la classe en donnant son cours en anglais dans une classe et ensuite changer de place avec les autres professeurs jusqu'à ce que chaque classe ait eu sa leçon d'anglais, et vice-versa pour les écoles anglaises. D'après cette méthode, je crois, et avec un horaire bien préparé, il n'y aurait pas une seule perte de temps ou pour le professeur ou les élèves et aucune dépense additionnelle ne serait nécessaire. La rapidité de l'enseignement des deux langues serait merveilleuse par ce moyen. Il est irraisonnable de s'attendre à ce qu'un enfant canadien-français se maintienne au même rang qu'un enfant anglais du même âge s'il est obligé d'étudier toutes les sciences dans une langue étrangère (l'anglais).

Le secret de toute l'affaire consiste en ceci: l'enfant canadien-français forme ses idées ou, en d'autres mots, pense en français: vient ensuite l'effort de l'esprit pour exprimer ces idées en anglais et vice-versa pour un enfant anglais, retardant ainsi son progrès en classe. A cet âge du "travail", puis-je dire, de l'enfant, il n'a pas le temps de perdre son temps car un enfant ne peut pas passer toute sa vie à l'école. Si le plan que je suggère était mis à exécution, j'ose dire que toutes les écoles publiques, à peu d'exception près adopteraient ce système d'instruction dans la langue française.

Est-ce que la génération actuelle et la génération future de cette province résideront en permanence dans Ontario? Assurément que de nos jours nous ne sommes pas assez étroits d'esprit pour le croire. Ontario est à se peupler. L'enfant qui désire posséder une connaissance des deux langues devrait pouvoir satisfaire ce désir—pour l'encourager on pourrait accorder une année d'école tous les ans à l'élève qui remporterait le meilleur succès dans l'étude de la langue autre que la sienne, et en même temps on pourrait accorder un prix à toutes les classes inférieures selon le mérite.

Les questionnaires d'examen du gouvernement, tels que ceux de l'entrée aux "High Schools", certificats d'instructeurs devraient être imprimés dans les deux langues, accordant ainsi des droits égaux à une race loyale. Pourquoi l'élément anglais de nos jours, désirant faire le voyage d'Europe, fait-il tant d'effort pour apprendre le français avant d'entreprendre ce voyage?

N'attendons pas trop d'un instituteur ou d'une institutrice. Des sujets comme l'économie domestique, les travaux manuels devraient être retranchés du programme scolaire. La couture et l'art culinaire pourraient s'enseigner à la maison par les mères qui donneraient ainsi le temps que certaines d'entre elles dépensent à causer suffrage féminin et plus chrétienne. Les travaux manuels pourraient être enseignés par les pères qui en s'occupant avec leurs fils dépenseraient leur temps plus avantageusement qu'en allant aux buvettes. Les professeurs apparamment, seront bientôt obligés de faire la surveillance des affaires de familles et assumer toutes les responsabilités des parents.

Diana d'Ottawa.

Ottawa, 29 octobre 1913.



LES PORTAGES

Par l'abbé J. M. Jolys

Extrait inédit de l'histoire de Saint-Pierre Jolys qui paraitra prochainement.

La Compagnie de la Baie d'Hudson et les commerçants du pays devaient faire transporter les marchandises ou par voie des rivières et des lacs, ou par voie de terre, jusqu'à l'intérieur du pays. Dans le premier cas on se servait de lourdes et solides embarcations pouvant loger environ cent cinquante colis (cent cinquante pièces comme on disait) d'environ cent livres chaque. L'équipage se composait d'un gouvernail et de huit rameurs. Ces barges tiraient relativement peu d'eau: mais les rivières du nord sont semées de rapides et hauts fonds, formant de nombreux obstacles au passage des embarcations. Il fallait alors, suivant la conséquence de l'obstacle, alléger la barque à demi chargée ou la décharger complètement; quelquefois même, la barge devait être trainée par terre jusqu'au dessous de la chute ou des rapides. C'est ce qu'on appelait: un portage. Tous les colis ou pièces devaient être transportées à dos d'homme. Les rameurs recevaient sur le dos deux pièces, environ deux cents livres qu'ils maintenaient au moyen d'une assez longue lanière qui leur passait sur le front et qu'on appelait: un collier. Le gouvernail de chaque barge chargeait ses hommes. Deux cents livres sur le dos et ces hommes s'en allaient souvent par des chemins de chèvres à travers les rochers, grimpant, dégringolant, courant à la queue leu-leu. Si parfois l'un d'eux n'allait pas assez vite, le suivant tambourinait sur les caisses qu'il portait, cela voulait dire: plus vite! plus vite! Et ces portages avaient jusqu'à un mille de long et plus; et il fallait recommencer, souvent plusieurs fois le jour. Chaque homme d'équipage devait porter le même nombre de pièces. Il arrivait assez souvent que les plus forts doublaient la charge pour faire moins de voyages: alors c'était avec quatre cents livres sur le dos que ces gaillards-là couvraient le portage. Ah! c'étaient des hommes et toujours joyeux et la chanson toujours aux lèvres. Et ces voyages duraient un mois, deux mois et davantage. Et l'on marchait des étoiles aux étoiles: c'est-à-dire que le guide ne donnait le signal de l'arrêt que lorsqu'il faisait nuit et l'on repartait aux premières lueurs du jour. Vers trois heures du matin: lève! lève! tant pis pour les lambins, cinq minutes après on était paré et ils devaient partir sans avoir eu le temps d'avaler une tasse de thé: embarque!

Et parlez-moi de la cordelle. Voilà un bon petit exercice. La cordelle? qu'est-ce? Ah! vous ne connaissez pas la cordelle? La cordelle était très utile quand il fallait remonter le courant: c'était une fine corde amarée à la pince en avant de la barge. La moitié de l'équipage restait aux rames, l'autre moitié sautait à terre et la cordelle saisie à deux mains et passée sur l'épaule, on s'en allait faisant halage le long de la rive. Ah! oui, le long de la rive! parfois, même souvent, dans l'eau aux genoux, la ceinture. Dans l'été ce n'est rien, mais quand à l'automne on doit casser les premières glaces en marchant une heure, deux heures de cet exercice, les rôles s'invertissent: les haleurs montent à bord et prennent les rames et les rameurs de tout de suite deviennent chevaux de halage. Ah! la cordelle, parlez-moi de la cordelle! je signale cet exercice à nos amateurs de sports.

Et l'on s'en allait de cette sorte du Fort Garry à York Factory ou, comme on disait alors, de la Rivière Rouge à la mer. On allait de la Rivière Rouge au Portage de la Loche; de là à Athabaska, à la Providence, au Fort Simpson, au Fort Good Hope; d'Athabaska à la Rivière de la Paix jusqu'au pied des montagnes Rocheuses.

Ah! les hommes de barge! métis et canadiens de la Rivière Rouge, je vous le dis: c'étaient des hommes.

D'autres faisaient les transports par terre. C'est là que chantait la charrette de la Rivière Rouge! Quarante, cinquante charettes chargées d'environ mille livres chacune, recouvertes de peaux écrues qui doivent les mettre à l'abri de la pluie, attelées de boeufs le plus souvent, s'en allaient formant un long serpent à travers la prairie, grimpant les côtes de sable, franchissant les ruisseaux et les rivières, déboulant les coulées. Mais les rivières à franchir à gué, ce n'était pas toujours un jeu. Parfois le courant était violent, de grosses roches parsemaient le fond; il fallait que les hommes se mettent à l'eau pour soutenir les charrettes et guider les boeufs. Dans ces cas-là c'étaient des appels joyeux, des chants, des rires! On pouvait rire, c'était le plaisir: de jurements, de blasphèmes, jamais!

Mais il y avait des rivières qui n'étaient pas guérables, alors, l'opération se compliquait. Le campement s'établissait sur la rive. Un bon nageur franchissait la rivière et au moyen d'une longue cordelle établissait un va et vient d'un bord à l'autre. Des charrettes démontées donnaient leurs roues, qui, attachées jantes contre essieux par les raies serrées au moyen de lannières mouillées, étaient enveloppées de peaux écrues que l'on avait fait tremper préalablement. On cousait les peaux sans trop de façons et cela donnait un excellent radeau sur lequel s'entassaient le chargement des charrettes qui ainsi étaient transportées de l'autre bord. Cela prenait un peu de temps, mais qu'importe; boeufs et chevaux pendant ce temps se reposaient et se viandaient. Quand il n'y avait pas de bons nageurs dans la caravane, on forçait un cheval à traverser et un homme suivait, le tenant par la queue. C'était de la même manière que toutes les charrettes et leurs charges ayant passé, boeufs et chevaux forcés de se jeter à l'eau et de nager jusqu'à l'autre rive, la cordelle détachée, les hommes traversaient à leur tour remorqués qui à la queue d'un boeuf, qui à la queue d'un cheval.

Je vous demande un peu si on a besoin de ponts sur les rivières.

On s'en allait ainsi à Saint Paul: on s'en allait à la montée "Carlton", au Fort Pitt, à Edmonton. C'était tout l'été qui se passait dans ces voyages. On levait le camp au petit jour, mais on faisait halte vers les dix heures, lorsque la grande chaleur arrivait. Les boeufs et les chevaux mangeaient et dormaient et leurs maîtres aussi. Vers les trois heures, quand la chaleur avait diminué, on repartait et on marchait jusqu'à la nuit, quelquefois même avant dans la nuit; car il fallait trouver une place de campement avec de l'eau et du bois. Quelquefois c'était introuvable, alors on transportait de l'eau et du bois pour une journée, pour deux jours, quelquefois trois. C'était la misère. Heureux encore si les pauvres bêtes trouvaient à s'accommoder d'un peu d'eau saumâtre au fond d'un marécage.

Le soir, autour du feu de campement, c'étaient des récits de voyage dans cette langue pittoresque et imagés des coureurs de prairies. Je vous avoue que pour ma part, je raffolais de ces histoires plus ou moins brodées, plus ou moins naïves qui feraient les délices de l'auteur de la Sarcelle Bleue, toujours d'un parfum de jeunesse et de la superbe poésie naturelle de la prairie. Pendant soixante-cinq jours, à mon arrivée au pays, j'ai vécu de cete vie dans un premier voyage; pendant soixante-cinq jours j'ai joui de cette vie avec volupté.

Et après ces courses, c'étaient les joies du retour, les longues causeries au coin du feu de l'hiver, les plantureux festins que donnait la princière hospitalité commune aux premiers habitants de la Rivière Rouge. Le quartier de buffalo rentré tout gelé dont on détachait avec la plane de véritables copeaux comme d'une pièce de bois; mais ces copeaux de viande mis dans la poêle et exposés au feu, non pas sur le feu mais devant le feu, se mettait à rissoler et demi rotis et chauds faisaient un mets royal, d'une succulence à nulle autre pareille. L'hospitalité chez les habitants de la Rivière Rouge était largement ouverte à tous les allants et venants, c'était la charité, mais la charité qui se faisait grande dame au besoin. Aussi monseigneur Taché se donnait un malin plaisir de grand seigneur, d'amener diner chez des métis de grands personnages venus d'Europe qui eux n'en revenaient pas de voir pareilles gens et pareilles réceptions. Un jour, un grand seigneur d'Angleterre, gouverneur général du Canada, disait qu'il avait trouvé sur les bords du Saint-Laurent un peuple de gentils-hommes, s'il était venu sur les bords de la Rivière Rouge au temps primitif, il eut trouvé un peuple de grands seigneurs.

Le gouvernement tout paternel d'Assiniboya veillait au bien-être de cette si intéressante et si heureuse population; pourvoyait au fonctionnement des écoles qui étaient absolument confessionnelles, catholiques ou protestantes suivant la religion des enfants qui les fréquentaient. Et dire qu'on a trouvé des hommes d'état et ensuite des juges qui ont joué avec l'expression "Practice", au sujet des écoles, après dix-huit cent quatre-vingt-dix. Oui, mais ceux-là sont des chenapans, des voleurs ou des traîtres. On ne peut même pas leur faire la grâce de les appeler des imbéciles.

Le conseil d'Assiniboya veillait à l'administration de la justice et à tous les services publics. Pour cela il percevait un droit douanier de quatre pour cent sur les marchandises qui entraient dans la colonie.

C'était certes la colonie heureuse, la plus heureuse j'ose dire, de toutes celles qui se trouvaient à l'ombre du drapeau britannique.

Ce temps est fini. Les événements de dix-huit cent soixante-neuf et dix-huit cent soixante-dix vont arriver et amener un bouleversement général. A la Rivière Rouge moralement, civilement, socialement, tout va changer; la colonie va entrer dans le progrès et ses misères.

MEURTRE RITUEL DE KIEF, RUSSIE

Un article de Drumont

De la *Libre Parole* (30 sept. 1913):

Il y a un peu plus de deux ans, les *Débats* publiaient le récit de leur correspondant russe qui donnait sur le meurtre rituel de Kief des détails très circonstanciés et qui ne laissaient subsiter aucun doute sur la réalité du fait (1). Je vous avoue, et je l'ai dit alors à mes lecteurs, cet article des *Débats* m'étonna un peu, car les *Débats* ne sont pas de ces antisémites fanatiques ayant, ainsi que l'ont souvent répété les journaux républicains, les instincts féroces et les préjugés sauvages des siècles de barbarie.

Je ne lis pas, je l'avoue, les *Débats* à la campagne et je ne pourrai m'assurer *de visu*—je vois d'ailleurs si mal!—si ce journal publiera le compte rendu du procès concernant ce meurtre rituel de Kief et où comparaitra prochainement le Juif Beilis, accusé d'avoir assassiné le petit chrétien Joutchinsky. Ce qu'il y a de très probable, c'est que les feuilles et les agences enjuivées vont une fois de plus dénaturer le véritable caractère de l'assassinat commis à Kief et interpréter à leur manière l'acte du Juif Beilis. Et si le Juif est condamné, on entendra encore les exclamations ordinaires: "Où sommes-nous? Où allons-nous? Est-il possible qu'à notre époque on puisse encore raconter des histoires pareilles?"

La caractéristique du Juif est de nier tout, de nier l'évidence, de nier la lumière du jour, mais de nier avec des accents gutturaux et des cris stridents. Je me rappelle encore une marchande à la toilette d'un type extraordinaire, une vieille Rébecca qu'on jugeait il y a quelques années à la correctionnelle. On la poursuivait pour avoir volé des bijoux; on les lui avait vu prendre, on les avait retrouvés cachés chez elle, elle niait toujours: Non, non, non! La dénégation prenait chez elle une sorte de violence crisiatique d'un dramatisme véritablement étrange.

L'accusation de crime rituel a surtout le don de jeter les Juifs dans une rage indescriptible. Ils en imposent tellement par leurs clameurs, ils sont tellement maîtres de tout que les savants n'osent même pas discuter cette question, qui constituerait cependant un sujet relativement nouveau et très intéressant à approfondir. Il y a là, au point de vue des races et au point de vue de l'atavisme, une étude physiologique très curieuse à traiter en même temps qu'une page d'histoire très saisissante à écrire.

L'irritation particulière que cause aux Juifs cette question du meurtre rituel aurait une raison d'être si l'on prétendait que le meurtre rituel fait partie de la religion de Moïse, qu'il est ordonné ou approuvé par elle si même on affirmait que les Juifs, maîtres de nos capitales et surtout de nos capitaux, se livrent à des sacrifices molochistes.

Nous n'avons jamais dit un mot de pareil et nous sommes même d'accord avec les écrivains juifs ou judaïsants pour constater les efforts énergiques faits par Moïse, par les Prophètes, par les représentants du sacerdoce juif, pour arracher les Hébreux aux pratiques abominables des peuples voisins, pour leur inspirer l'horreur du sang.

En réalité, l'existence de l'ancien Israël ne fut autre chose qu'une lutte perpétuelle entre le molochisme et de jehovisme.

Nous sommes en face d'un peuple sémitique; il a les instincts de sa race, le goût des voluptés sanglantes de Tyr, de Sidon, de Carthage; il est incessamment attiré vers le hideux Moloch; le Veau d'or n'est qu'une forme du Taureau sacré qu'on adorait en Phénicie.

C'est vers Moloch et vers Baal, dont le symbole est un âne, que les Juifs sont sans cesse attirés par l'attraction de la race. C'est contre Moloch et Baal que les Prophètes s'élèvent sans se lasser, avec une ardeur dans l'indignation, une violence dans le langage qui retentissent encore à travers les siècles. Après le déicide et la dispersion, quand les Prophètes qui guidaient jadis le peuple juif, qui s'exposaient à tous les dangers pour l'arracher à ses penchants sanguinaires, eurent disparu à jamais, le Juif revint à son type premier. Il se forma une secte, qu'on croit être celle des kabbalistes ou des kassadim, et qui offre une grande analogie avec les assassins du Vieux de la Montagne, les Thugs de l'Inde, les Skopsis de Russie.

L'Orient a produit, produit encore et produira toujours de ces associations étranges, dont tous les membres sont unis par des liens mystérieux, garantis contre toute indiscrétion par l'inviolable secret que les initiés se jurent entre eux, et il est incontestable que le crime rituel, s'il tend à devenir de plus en plus rare, n'a jamais disparu complètement.

Nous avons tous causé avec des Roumains qui ont été élevés à Paris, qui sont aussi Parisiens que nous et qui, chaque année à l'époque de la Pâque juive, contatent des meurtres de ce genre commis sur leurs terres, presque sous leurs yeux. Les Soeurs de la Charité qui ont habité l'Orient racontent partout qu'impuissantes à empêcher le crime ou à en obtenir la punition quand il a été commis, elles s'efforcent de le prévenir en défendant aux enfants dont elles ont la garde de s'éloigner d'elles au moment de la Pâque juive. Des religieux éminents, étrangers à tout fanatisme, m'ont fait dix fois la même déclaration chez moi, en causant, sans l'ombre d'une hésitation...

Quand la justice s'en mêle, le Juif civilisé, habillé en homme du monde, banquier, sportsman, politicien, n'abandonne pas, d'ailleurs, ces frères attardés... Il se dit dans les casinos joveux, dans les châteaux magnifiques, au milieu des chasses dans lesquelles il se rencontre avec les grands seigneurs les plus qualifiés, que ses pères à lui aussi ont assisté jadis au fond d'un ghetto à des fêtes molochistes comme celle dont on parle... L'argent afflue et les recommandations se multiplient pour tirer d'embarras les Juifs de Galicie ou de Russie qui sont, dans un monde transformé, restés fidèles aux traditions de la Pâque sanglante. On m'a raconté bien souvent qu'au moment du procès de Tisza Ezlar, en Hongrie, les envois d'argent, destinés à toutes les autorités du pays, arrivaient chaque jour par centaines de toutes les villes d'eaux à la mode."

Allons-nous assister, pour le crime rituel de Kief, à un sauvetage analogue? On nous a écrit de Russie que la juiverie a convoqué à ses assises deux cents journalistes du monde entier, spécialement d'Europe et d'Amérique. Ceci nous laisse prévoir que la juiverie ne reculera devant aucun sacrifice ni devant aucun moyen pour innocenter l'accusé.

Encore une fois, il n'y a pas à discuter ces questions dans l'état d'asservissement de la presse actuelle. Dites à un Russe: "Il paraît que vous avez chez vous une secte de Skopsis qui se mutilent eux-mêmes dans une sorte de folie mystique?" Il vous donnera les renseignements qu'il peut avoir. Parlez du crime rituel à un Juif, même appartenant à des milieux intelligents, il se mettra en fureur, il vous répondra: "Non, non, non." Et, après lui, comme la vieille Rébecca, la marchande à la toilette dont je parlais plus haut, toute la presse répondra: "Non, non, non!..."

(1) Correspondance reproduite par la *Chronique*, 1911, p. 317.

Edouard Drumont.

LE CERCLE DE ST-CLAUDE

Comment on y travaille

Monsieur le Rédacteur.

Les associations de jeunes gens catholiques étant peu nombreuses dans notre province du Manitoba, nous avons cru bon de faire publier un compte-rendu de chacune de nos séances afin de montrer à nos lecteurs le bien que ces sortes d'associations peuvent faire et les encourager à se former en groupes paroissiaux et à s'affilier à la si florissante et si bienfaisante A. C. J. C. Veuillez, si vous n'êtes pas à court de place faire précéder le compte-rendu de notre dernière réunion par cette lettre.

Votre tout dévoué,

Le Secrétaire du cercle Saint-Claude.

* * *

Le cercle catholique des jeunes gens de Saint-Claude tenait sa réunion mensuelle le 26 octobre après vêpres.

Après la prière que présidait comme d'habitude l'aumônier, eut lieu l'appel des membres et la lecture du compte-rendu de la séance précédente, suivie de la lecture de deux lettres d'abstentions.

Monsieur Albert Bray nous donna ensuite une magnifique conférence sur "l'école neutre au point de vue de la société".

L'école neutre, dit-il, est un danger pour la société, qui exige: 1o Le respect des lois; 2e le respect des autorités constituées; 3o Le respect des individus; 4o Le respect des biens.

Or l'école est supposée préparer l'enfant à ces exigences de la société.

M. Bray montre longuement que la morale qu'on y enseigne dans l'école neutre n'est qu'utilitaire et que ses principes: "Fais le bien pour le bien, évite le mal par crainte de la loi, par crainte des vengeances, dans l'intérêt de la santé, pour l'honneur et pour la considération", ne constituent pas pour un sujet ordinaire un obstacle sérieux, puisqu'ils ne sont fondés, pour ainsi dire, que sur l'égoïsme et le respect humain.

Il conclut en nous disant que nous devons combattre l'école neutre au Manitoba et dans tout le Canada, dans l'intérêt de la société.

La France, ajoute-t-il, avec ses socialistes, ses anarchistes, ses crimes nombreux, ses suicides, ses familles sans liens est un exemple frappant du rôle pernicieux de l'école neutre.

M. J. Martin prend alors en main la cause adverse. Il fait le tableau de la population rapide du Canada par des émigrants de races, de croyances, de moeurs hétérogènes. Il montre la nécessité de sauver le Canada de son état de peuple arlequin pour en faire une nation, une et homogène.

Le moyen pour lui c'est la nationalisation des écoles sous l'autorité de l'état avec la seule langue anglaise comme moyen et la neutralité comme loi. Il montre le bénéfice que les émigrants eux-mêmes en retireraient.

M. Bray se lève alors pour féliciter M. Martin de ses idées. L'intérêt des émigrants est de connaître la langue anglaise. Aussi malgré les dires du *Free Press* lui faisons-nous la grosse part dans nos écoles. Mais le moyen de nationaliser le Canada doit être *une action lente et dans la liberté*. M. Martin, dit-il, oublie que l'intérêt du Canada est que l'école même soit une source de formation morale puissante, formation que la neutralité dans l'enseignement ne peut produire, par suite d'un manque de vitalité dans les principes, et de force dans les sanctions de sa morale.

M. Bray rappelle ensuite que les droits du français sont naturellement antérieurs et constitutionnellement reconnus.

Il fait comme conclusion appel à l'union pour la défense de nos droits sans défaillance nous rappelant que la persécution a toujours fait la force de l'Eglise et rappelant à M. Martin que "Patience et longueur du temps font plus que force et que rage." M. Martin se range alors à son avis et condamne l'école neutre comme un apostasie nationale. Après cet intéressant débat le cercle émet les motions suivantes:

Proposé par le Rév. Père Joseph, aumônier, secondé par M. le Président que des remerciements soient adressés à "l'Association des Instituteurs bilingues de langue française" pour le choix qui a été fait d'un de nos membres dans la personne de M. Arthur St-Pierre pour faire partie du comité exécutif de la dite association.

Proposé par M. le Président, secondé par le Rév. Père Joseph que des remerciements soient adressés au R. P. de Mangeleere s.j., pour le cadeau fait par lui au cercle Saint-Claude. Que l'assurance lui soit donnée que tous les membres en tireront tout le parti possible.

A la prochaine réunion M. Yves Philippe nous entretiendra de l'obligation scolaire. Monsieur Robert Martin est chargé de la controverse. La prière usuelle clôtura la réunion.

Le Secrétaire.

INTERVIEW DE MGR LANGEVIN

Quelques unes de ses impressions d'Europe

Montréal, 6.—Après un séjour de près de deux mois en Europe, et une traversée des plus orageuses, S. G. Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, est arrivé à Montréal, à bord du "Scotian", hier après-midi, en compagnie de son frère, M. l'abbé Hermas Langevin, curé de la Nativité d'Hochelaga, chez qui Sa Grandeur est descendu.

Mgr Langevin, malgré les fatigues du voyage, a bien voulu recevoir hier soir, un représentant de l'Agence Press-Angus et lui faire l'honneur d'un entretien.

Sa Grandeur est allée faire une cure en Europe et elle paraissait en excellente santé.

"Contrexville, où j'ai séjourné, nous dit-il, m'a complètement remis, et c'est avec joie que je retourne parmi mes chers diocésains de l'Ouest".

Puis Monseigneur, après cette première pensée pour ses enfants du Manitoba, nous parle de Rome.

La santé du Souverain Pontife est-elle aussi mauvaise que les agences de nouvelles nous le font croire?

Sa Sainteté, répond Monseigneur est d'un âge où la moindre maladie peut provoquer de l'inquiétude, mais Pie X est d'une constitution robuste et lorsqu'il me reçut, sa santé paraissait excellente. D'ailleurs, on exagère beaucoup en ce qui concerne la santé du Pape, comme on exagère quand on raconte les incidents provoqués par quelques gardes suisses et les prétendus conflits à la cour papale.

Avez-vous visité quelques autres parties de l'Italie, Monseigneur?

Oui, j'ai passé quelques jours à Naples où, le 19 septembre dernier, j'étais pour la première fois témoin du Miracle de Saint-Janvier.

Sa Grandeur nous fait part de l'émotion qu'il ressentit quand il vit ce miracle qui, depuis seize cents ans se renouvelle périodiquement; se répéter sous ses yeux, en présence d'une foule de pèlerins dont l'admiration se manifestait par des hymnes de prière et d'adoration.

Comme on le sait, Saint-Janvier qui était natif de Naples, était évêque de Bénévent au moment de la persécution de Dioclétien, et fut décapité à Pouzzoles le 21 avril 301. La ville de Naples qui a pris ce saint pour patron possède de ses reliques parmi lesquelles deux ampoules contenant quelques gouttes coagulées de son sang. Tous les ans, le jour de la fête du saint et au mois de mai, ce sang se liquifie et entre en ébulition, en présence des milliers de fidèles réunis.

Sa Grandeur nous fait part du pieux étonnement que ce fait inoui provoque non-seulement chez les pèlerins, mais parmi les nombreux savants qui sont témoins du miracle.

Monseigneur nous parle ensuite du séjour qu'il a fait en France et nous en profitons pour lui demander ce qu'il pense des nouvelles persécutions religieuses que le gouvernement français semble vouloir reprendre à l'occasion de la rentrée des chambres.

Elles ne sauraient, dit Sa Grandeur, avoir un résultat profitable pour ceux qui les entreprendront car l'on commence à s'apercevoir que la guerre au catholicisme est un sérieux obstacle au progrès et à l'avancement matériel du pays. D'ailleurs l'esprit anti-religieux disparait de plus en plus chez le peuple, surtout chez celui des villes. Quand il y a quelques années on craignait ou on négligeait de saluer le prêtre, dans la rue, aujourd'hui on enlève son chapeau librement sans peur de se compromettre. S'il est vrai que l'on a chassé, il n'y a pas longtemps encore, des religieuses de France, il est également vrai que l'on a laissé revenir des religieuses que la persécution avait chassées en Belgique.

"La France, ajoute Monseigneur, est un pays de surprises. Le vent qui souffle sur le pays aujourd'hui peut tourner demain, mais malgré nos consolantes constatations, malgré le fait que, dans les grandes villes, la religion fait de sensibles progrès, que les églises se remplissent plus que d'habitude, que de nouvelles chapelles sont ouvertes au culte, malgré tout cela, l'on n'ose prévoir une victoire trop prochaine du catholicisme sur le sectarisme des maçons qui gouvernent la république.

—Quel est, Monseigneur, le sentiment des catholiques en général vis-à-vis M. Poincarré, le nouveau président de la république?

—C'est un sentiment à la fois d'espoir et de crainte. L'on reconnait dans la personne du nouveau président un français qui désire le bien-être et la prospérité du pays, mais on reconnait en même temps que le chef de la république ayant été élevé dans l'irréligion et ayant déjà manifesté ses sentiments depuis son entrée en fonctions, ne se montrera guère mieux disposé que quelques-uns de ses prédécesseurs.

.....Mais Dieu n'abandonnera pas la France", conclut Sa Grandeur dans un geste de prière.

Comme nous le disons au début de cet entretien, Sa Grandeur passera quelques jours à Montréal et retournera ensuite dans son diocèse porter aux catholiques manitobains les bénédictions que leur adresse le Saint-Père.

M. l'abbé Hermas Langevin curé de la paroisse d'Hochelaga, qui a fait le voyage d'Europe avec Sa Grandeur, revient en parfaite santé.

LES LOGEMENTS ECONOMIQUES A TORONTO

Vingt-six piastres et cinquante sous, dix-sept piastres et douze piastres par mois, tels sont les prix de location fixés par la compagnie des logements économiques de Toronto pour trente-huit logements que compte sa première construction.

Vingt-six piastres et cinquante sous payent un logement de six pièces, dix-sept piastres, un logement de quatre pièces, et douze piastres, un logement de deux pièces, en réalité de quatre, parce qu'on ne compte pas la chambre de bain et la cuisine qu'on appelle cuisinette pour faire comprendre que celle-ci est très petite.

On trouvera peut-être que ces prix, mis en regard du petit nombre de pièces, sont encore assez élevés. Ils le paraissent moins quand on sait qu'ils procurent avec le logement le chauffage, le poêle à gaz, les appareils d'éclairage électrique, les toiles de fenêtre. Ajoutons aussi que ces logements, au dire de la compagnie du moins, sont construits de façon à procurer le plus de confort possible et à épargner aux ménagères qui les habiteront beaucoup de travail manuel.

Des trente-huit logements de la première construction de la compagnie, six comptent six pièces, seize, quatre pièces, et seize, deux pièces, ou huit six et quatre pièces respectivement en comprenant les chambres de bain et les débarras du sous-sol. L'exécutif de la compagnie s'est adjoint quelques femmes d'expérience dont le concours lui a été très précieux pour la disposition des pièces et de la cuisine surtout.

On a construit à toute épreuve, suivant l'expression populaire, afin de réduire au minimum les frais d'entretien et d'assurer ainsi un amortissement qui éteindra le capital au bout de quarante ans.

Tout nouveau, tout beau, dit le proverbe, qui ne fait pas exception à Toronto plus qu'ailleurs. Le public invité à examiner la première construction de la compagnie, en est tout enthousiasmé. Les logements ont été loués dans le temps de le dire, et la compagnie cherche déjà de nouveaux terrains et des capitaux additionnels pour donner suite à ses projets.

On sait qu'une loi provinciale autorise les municipalités d'Ontario à garantir les voleurs des compagnies organisées dans le but de construire des logements économiques. C'est à cette législation que Toronto doit l'initiative dont on vient de voir les premiers résultats. A Lindsay, Berlin et autres endroits encore, on fait la même chose. Et M. Rowell, chef de l'opposition, vient de donner, à Hamilton, une conférence qui indique l'importance que prend cette question dans la province voisine.

"Il ne s'agit pas de charité mais d'un problème économique, dit-il. Le bien-être du logement touche au bien-être général du peuple. Nous commençons, assez timidement il est vrai, à nous occuper de la vie humaine plutôt que des intérêts capitalistes et des traditions."

Evidemment, la question du logement s'imposera davantage à l'attention des pouvoirs publics, avant longtemps.

Le Devoir. *Jean Dumont.*

DANS LE MONDE

DANS LA CAGE AUX LIONS

Mme Emmy Destinn doit chanter une romance enfermée avec un lion.

Berlin, 6.—Mme Emmy Destinn, du Metropolitan Opera de New-York, doit jouer le principal rôle dans un drame exécuté par une maison de cinématographe.

La prima donna chantera une romance enfermée avec un lion dans une cage. La scène fait partie d'une pièce représentant les excentricités des "Quatre Cents de New-York."

L'action se déroule dans un somptueux hôtel de la 5e avenue, appartenant à un millionaire qui contrôle les destinées financières de la nation. Il a une fille dont le mari possède des lions qu'il garde dans sa maison comme animaux domestiques.

Une actrice est invitée à chanter à une soirée musicale donnée dans l'hôtel du millionnaire. Elle accepte, et, pendant qu'elle chante, un des lions tourne autour d'elle et, finalement, monte sur le piano. L'artiste continue tranquillement sa romance, à la grande stupéfaction des invités. Le lion rugit, mais l'artiste ne s'arrête qu'après avoir terminé le dernier couplet.

Un des dompteurs de Hagenbeck, qui doit surveiller le lion pendant la prise en vue, déclare que Mme Destinn ne court aucun danger.

LES REVOLUTIONNAIRES MEXICAINS

Ils massacrent une cinquantaine de gendarmes

San Luis Potosi, 7.—Cinquante gardes ruraux avaient été envoyés de cette ville pour protéger un ranch situé à trente kilomètres dans l'Ouest. Quarante-sept d'entre eux ont été torturés et tués par une bande de six cents révolutionnaires. Un grand nombre d'entre eux, dont le corps étaient mutilés, furent pendus aux arbres.

Les trois gendarmes qui avaient réussi à s'échapper sont revenus ici.

De nombreux révolutionnaires ont menacé de couper toutes communications entre San Luis et Aguas Calientes.

Aussi un train de soldats, envoyés pour protéger la ligne a-t-il quitté San Luis ce matin. Il a emporté des fusils mitrailleuses à tir rapide.

DUEL AU REVOLVER

Un des adversaires est tué au cours du combat et l'autre par un policier.

New-York, 6.—Après avoir tué son adversaire dans un duel au revolver, Rosario Cocciario est mort lui-même, hier matin, au Bellevue Hospital, d'une blessure occasionnée par un coup de revolver tiré sur lui par un policeman lancé à sa poursuite.

Le policeman Faran, étant de service au coin de la 12e rue et de l'avenue A entendit tirer non loin de lui, plusieurs coups de revolver.

Il se précipita et vit Cocciario s'enfuir, tenant encore son revolver à la main. Il se lança immédiatement à sa poursuite, mais, se voyant poursuivi, Cocciorio visa le policeman et fit feu sur lui à plusieurs reprises sans l'atteindre.

Le policeman répondit coup pour coup et l'abattit avec sa dernière cartouche.

Transporté au Bellevue Hospital, Cocciario déclara avoir été attaqué et s'être emparé du revolver d'un de ses agresseurs. S'il a tiré sur le policeman, a-t-il ajoute, c'est qu'il croyait avoir affaire à un membre de la bande qui l'avait attaqué.

Pendant ce temps, le corps de l'autre individu était enlevé par ses amis dans un taxi. La présence d'une voiture d'un entrepreneur des pompes funèbres devant une maison de la 13e rue fit découvrir l'identité de la première victime.

Le coroner Falconer pénétra dans la maison à la suite de l'entrepreneur et demanda à être mis en présence du cadavre. Le corps était encore chaud et le coroner découvrit trois blessures, occasionnés par les balles du revolver.

La victime est un nommé Louis Varris; la famille a refusé de donner toute information concernant sa mort.

LES ELECTIONS EN ITALIE

Violentes bagarres à Rome

Rome, 6.—Le deuxième tour de scrutin des élections générales a eu lieu hier dans une centaine de circonscriptions. Les résultats d'aujourd'hui n'influenceront pas les chiffres donnés officiellement dimanche dernier, accusant une victoire importante des libéraux, qui eurent 240 des leurs, élus au premier tour.

Les socialistes ont aujourd'hui obtenu 20 sièges; les libéraux 50; l'opposition constitutionnelle 6; les radicaux 10; les républicains 3, et les catholiques 4.

A Rome, deux nationalistes ont été élus battant pour un siège un socialiste et, pour l'autre, le prince Téano, radical; ces derniers étaient soutenus par le "bloc" composé de radicaux, de républicains et de socialistes, ayant à leur tête le maire Nathan qui les a soutenus pendant leur campagne électorale.

Dès que l'élection des deux nationalistes fut connue, la foule se dirigea vers les bureaux du "Messagero", l'organe du bloc, et après avoir brisé les vitres, envahirent la salle de rédaction; un des rédacteurs a été blessé.

Il y eut, aujourd'hui, beaucoup plus d'agitation dans la ville que dimanche dernier. Les suffragettes ont parcouru la ville en automobiles et en voitures, distribuant des brochures, engageant les électeurs à voter pour les candidats, partisans du suffrage des femmes.

De violentes bagarres ont eu lieu, et dans plusieurs endroits les manifestants firent usage de leurs revolvers.

A Naples, un coup de revolver fut tiré sur le socialiste Labriola, mais il ne fut pas atteint. Le service d'ordre était des plus importants, la troupe avait été mobilisée et c'est grâce à ce déploiement de forces que des désordres beaucoup plus graves ont été évités.

L'AVIATION ET LES SINGES

Un singe, amené comme passager, fait le parcours Strasbourg-Metz mais ne paraît pas enchanté.

Berlin, 6.—Un aviateur allemand se rendant de Strasbourg à Metz, soit une distance d'environ 130 kilomètres, emmena comme passager, un singe qu'il attacha solidement au fuselage.

Ce voyage ne fut pas du tout du goût de la pauvre bête qui, pendant tout le parcours ne fit que pousser des hurlements. Quand on le délivra à l'atterrissage, il était littéralement paralysé par la peur.

UN NOUVEAU RECORD EN AEROPLAINE

En trois ans un aéronaute transporte 1772 passagers

Paris, 7.—Des statistiques nouvellement établies ont montré que l'aviateur Champel qui tous les jours se rend de l'aérodrome à Port Aviation, est l'aviateur qui jusqu'ici a transporté en France le plus de passagers.

Durant ces trois dernières années, il a transporté 1,772 voyageurs qui ont reçu grâce à lui, et toujours sans le moindre accident, "leur premier baptême d'air."

Il a fait, record d'un nouveau genre, monter dans son aéroplane jusqu'à cinquant-deux passagers dans un jour.

Il a eu les clients les plus drôles. Un Hindou et sa femme lui demandèrent un jour de leur faire accomplir un voyage dans les airs et eurent soin d'étaler pour la circonstance toute leur collection de superbes bijoux.

UN MARIAGE ORIGINAL

Les fiancés ne feront connaissance qu'après la cérémonie.

Baltimore, 8.—Si tout le monde s'accorde à considérer le mariage à peu près comme une loterie, on admet aussi généralement qu'il vaut toujours mieux mettre le plus grand nombre de chances de son côté et par conséquent connaître au moins de vue son futur conjoint.

Tel n'est pas l'avis du docteur Francis W. Hartley et de Mme Marion C. Arnett qui ne feront connaissance qu'après leur mariage.

Le docteur Hartley et Mme Arnett furent mis en relations par une agence matrimoniale pendant un séjour à Cuba. Ils causèrent par téléphone, sympathisèrent et se fiancèrent mais prirent la résolution de ne pas se voir avant leur mariage. C'était une preuve de confiance qu'ils devaient réciproquement se donner.

Le jour du mariage, Mme Arnett portera un voile noir très épais afin que le fiancé ne puisse apercevoir son visage. Elle ne l'ôtera qu'une fois la cérémonie terminée, le "oui" solennel prononcé.

UN BOLIDE A BOSTON

Deux jeunes gens ont manqué être tués

Boston, 6.—Un bolide est tombé dans le Craddock Park, à Malden, hier soir, et a failli écraser deux jeunes hommes.

M. John MacDonald et son ami Frank Butler se promenaient dans le Craddock Park quand ils aperçurent dans le ciel un point brillant qui semblait se rapprocher de la terre, grossissait à vue d'oeil.

Les jeunes gens avaient déjà vu souvent des étoiles filantes mais jamais d'aussi grandes dimensions aussi, vivement intéressés, s'étaient-ils arrêtés. Bien entendu cela n'avait été l'affaire de quelques secondes et avant qu'ils eussent pu se communiquer leurs impressions, le bolide arrivait sur eux, les frôlant presque et s'enfonçait dans le sol à quelques pas de là.

MM. MacDonald et Butler furent jetés par terre par le déplacement d'air que provoqua le passage du météor; ils ne furent pas blessés mais quand ils se relevèrent ils furent pris de nausées causées par les gaz qu'entraînait le bolide.

Des professeurs du collège de Tufts et de l'Université Harvard examineront le bolide quand on l'aura extrait de la terre où il s'est enfoncé jusqu'à plus de trois mètres.

LES ELECTIONS EN ITALIE

Le Pape se montre enchanté du terrain gagné par les catholiques.

Rome, 4.—Le pape s'est montré très satisfait de l'élection de six autres députés catholiques qui a eu lieu au second tour du scrutin, dans les dernières élections générales, et a appris avec plaisir la défaite, à Rome, des candidats soutenus par les radicaux, les républicains et les socialistes, candidats qui avaient fait partie de la municipalité pendant si longtemps. Le Vatican a regretté vivement l'échec du père Romolo Murri, prêtre catholique et chef du parti démocrate catholique.

M. Nathan, maire de Rome, convoquera prochainement à un meeting les magistrats municipaux de Rome. On s'attend à ce qu'il y donne sa démission.

Comme les élections municipales n'auront lieu qu'en juin prochain, on suppose que dans l'intérim, le gouvernement nommera un commissaire royal, chargé de veiller aux intérêts de la cité.

TERRIBLE ACCIDENT

Plus de vingt cinq puits de pétrole en flammes

Bucharest, 8.—Plusieurs puits de pétrole ont pris feu, dans le district pétrolier de Moreni. L'incendie s'est communiqué d'un puits à un autre. Les pertes sont évalués à 25,000,000 de francs.

Hier une explosion s'était produite dans un des puits de grandes dimensions; un incendie se déclara immédiatement et se propagea bientôt dans la vallée entière. Les deux côtés des collines sont en flammes. Plus de vingt-cinq puits ont pris feu, et ce dernier fait rage. Il a été très difficile de lutter contre l'incendie, car le pétrole jaillissait abondamment de la plupart des puits.

Le feu a été éteint ce soir, au moyen de sacs de sable que l'on a jeté dans le foyer de l'incendie.

Trois puits ont été détruits entièrement. Personne heureusement n'a trouvé la mort dans cette terrible catastrophe.

OFFICIER ESPAGNOL EXECUTE

Il avait tué un riche propriétaire du pays

Madrid, 4.—Quelques soldats espagnols ont exécuté hier à l'aube le capitaine Manuel Sanchez, officier espagnol, que le conseil de guerre avait reconnu coupable du meurtre de Don Garcia Jalon, riche propriétaire du pays. Le meurtre avait été commis en mai dernier. Des détachements de tous les régiments en garnison à Madrid assistaient à l'exécution.

Le capitaine Sanchez avait été traduit en justice et condamné à la suite des aveux d'une femme nommée Luisa Sanchez que l'on disait être sa fille qui elle-même s'était vue infliger une condamnation à douze ans de prison pour avoir été sa complice.

Jalon avait disparu pendant plusieurs semaines, après avoir gagné cinq mille francs aux cartes. L'enquête avait établi que Sanchez, après l'avoir attiré chez lui, l'avait tué et avec l'aide de la femme avait coupé son corps en morceaux et en avait jeté les débris dans un égoût voisin.

LES DANGERS DES RAYONS X

Ils seront supprimés par l'emploi d'un nouveau gant

Paris, 8.—Le docteur Menard, directeur de la section de radiographie à l'hôpital Cochin, vient de faire breveter un gant qui supprimera les dangers de l'emploi des rayons X. Plus de 500 docteurs et chirurgiens ont des accidents chaque année en employant les rayons X comme traitement: plusieurs des accidents ont été mortels.

DE L'AVIATION AU MONASTERE

Le comte de Saint-Victor est retrouvé dans un monastère.

Paris, 8.—Depuis deux mois, on était sans nouvelles du comte Castillon de Saint-Victor, ancien officier, bien connu dans le monde de l'aéronautique et de l'aviation, pendant longtemps détenteur du record de distance en ballon sphérique.

Les recherches entreprises jusqu'ici étaient restées sans résultat, mais une dépêche de Canterbury (Angleterre) annonce que le comte vient d'être retrouvé dans un monastère, où il est entré depuis sa disparition.

On le trouva vaquant à ses occupations d'aide-cuisinier.

Le comte de Saint-Victor écouta en silence les exploits de Védrines, de Pégoud, de Runfelmayer et des autres virtuoses de l'aviation et de l'aéronautique.

Son attitude fit supposer qu'il ne regrettait nullement les nombreux succès de sa vie de sportsman.

LES SUFFRAGETTES S'ORGANISENT

Une véritable armée sera instruite par des anciens officiers.

Londres, 7.—Miss Sylvia Pankhurst a annoncé dans un meeting, que les suffragettes militantes étaient en train de lever une véritable armée dans l'East End, pour forcer le gouvernement à céder aux demandes des femmes.

Miss Sylvia Pankhurst a ajouté que cette "armée" serait commandée par sir Francis Vane Bart, ancien capitaine du 3e régiment de Lancaster pendant la guerre du Transvaal; il y aurait plusieurs autres officiers pour l'aider à l'organisation de cette armée.

—Ce n'est pas une plaisanterie, dit-elle en terminant, nous parlons sérieusement. Dès que notre armée sera entraînée, nous serons traitées comme sir Edward Carson et les orangistes. Le gouvernement viendra nous offrir le droit de vote."

LA GREVE D'INDIANAPOLIS

Le gouverneur de l'Etat donne ordre de faire marcher les troupes.

Indianapolis, 6.—La grève des employés de tramways d'Indianapolis prend des proportions telles que la garde nationale a été appelée à fournir des détachements qui seront chargés de maintenir l'ordre dans la rue.

Les détachements seront pris en partie dans l'artillerie.

Le gouverneur Kalston qui a donné de faire intervenir les troupes a donné l'assurance qu'il proclamerait l'état de siège.

"Des citoyens sont assaillis et même tués. La propriété est détruite; il se produit dans les rues des émeutes que les autorités municipales ne savent pas réprimer Je crois qu'il est de mon devoir de prendre des mesures énergiques. Je regrette d'être dans l'obligation d'appeler les troupes mais je ne saurais attendre plus longtemps."

Les quatre compagnies d'infanterie et la batterie qui tiennent garnison à Indianapolis ne seront appelées à marcher qu'après l'arrivée des troupes venant d'autres points de l'Etat.

LA SITUATION AU MEXIQUE

Huerta reçoit un avertissement du cabinet de Washington.

Mexico, 6.—On ne savait pas encore, ce matin, si le président Huerta donnerait une réponse favorable à la note envoyée par les Etats-Unis. Ces derniers ne demandaient pas à Huerta de répondre, mais de consentir à ce qu'on exigeait de lui.

Si les Etats-Unis ne reçoivent aucune réponse verbale de Huerta, ils attendront peut-être longtemps avant de le voir se soumettre, c'est ce qui intéresse au plus haut point les quelques personnes qui savent, de source certaine, que le président Huerta a bien reçu la communication de Washington.

On ignore encore à Mexico quelles sont les nouvelles représentations adressées à Huerta par le gouvernement de Washington.

Les journaux, jusqu'ici, ont nié tous les bruits venant des Etats-Unis; ce n'est qu'aujourd'hui qu'ils les ont confirmés en partie.

Le "Herald", le seul journal anglais, a publié une dépêche de Vera Cruz où il est affirmé que John Lind, le représentant du président Wilson, aurait confirmé la véracité de certaines remarques adressées au Mexique par le cabinet de Washington.

C'est M. Nelson O'Shaughnessy, le chargé d'affaires des Etats-Unis, qui aurait remis au président Huerta la dépêche de Washington.

Bien qu'on ne parle qu'avec la plus grande réserve et à demi-mot de la remise de cette dépêche, ce qu'on en sait, ici, a suffi pour faire circuler, Mexico, certains bruits alarmants et chacun se demande ce que fera Huerta.

On ne sait rien d'officiel et l'opinion générale, hier soir, était que Huerta refuserait d'acquiescer aux demandes qu'on lui avait adressées, mais il agira en suivant le programme qu'il s'est tracé, de réorganiser le congrès mexicain, de se soumettre à sa décision relativement aux dernières élections, et, en même temps, d'ignorer les avertissements de Washington qui a déclaré ne vouloir reconnaître ni sa candidature ni la réorganisation d'un nouveau congrès.

Une personne très liée avec le président Huerta a fait connaître aujourd'hui les intentions de ce dernier. Le président serait disposé à rejeter toutes les demandes que lui ont adressées les Etats-Unis et il est bien résolu à réorganiser le congrès aussitôt qu'il sera élu.

Si cependant le congrès déclare que les récentes élections présidentielles ont été nulles et prépare de nouvelles élections, le général Huerta serait disposé à s'en tenir à cette décision et ferait choisir, par le peuple, un homme qui occuperait la présidence jusqu'en automne 1916.

* * *

Vera Cruz, 6.—John Lind, le représentant du président Wilson à Vera Cruz, a avoué aujourd'hui que le gouvernement de Washington avait intimé au président Huerta l'ordre de donner sa démission, en lui en faisant comprendre la nécessité.

Cet aveu a mis la presse en émoi et a excité la population au dernier degré.

Le croiseur allemand "Bremen" est parti pour Tampico aujourd'hui. Avant son départ, le commandant du "Brement" s'est entretenu longuement avec l'amiral Fletcher.

LES HOSTILITES AU MEXIQUE

Les troupes fédérales reprennent plusieurs villes aux insurgés.

Mexico, 6.—Les villes de Montemorelos et de Cadereita Jiminez, et la ville appelée le "Général Teran", situées dans le sud-est de Monterey, district de Nuevo Leon qui avaient été prises par les insurgés après qu'ils eurent été rapoussés par les troupes fédérales de Monterey, ont été reprises par les troupes fédérales, suivant un rapport envoyé au ministère de l'intérieur par le gouvernement Botello, du district de Nuevo Leon.

Après s'être rendus maitres des dites villes, les insurgés avaient mis tout à feu et à sang.

Les hommes ne vivraient pas longtemps en société s'ils n'étaient les dupes les uns des autres.

* * *

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

Le Marché Agricole

GRAIN	
Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	.82⅝
No. 2 Northern	.81⅛
No. 3 Northern	.79¼
No. 4	.74¾
No. 1 rejected seeds	.78
No. 2 rejected seeds	.76½
No. 1 Hiver rouge	.83¼
No. 2 Hiver rouge	.82¼
No. 3 Hiver rouge	.79¾
Avoines—	
No. 2 C. W.	.34¼
No. 3 C. W.	.33
Extra No. 1 Feed	.33⅝
No. 1 Feed	.32¾
No. 2 Feed	.30½
Orge—	
No. 3	.43¾
No. 4	.40¾
Feed	.38
Rejected	.38
Lin—	
No. 1 N. W. C.	$1.11¾
No. 2 N. W. C.	1.09¾
No. 3 N. W. C.	.99⅞

BESTIAUX.	
Prix: livrés, nourris et abreuvés.	
Taureaux de choix.	
Prix	$5.75 à $6.00
Bonnes vaches et génisse.	
Prix	$5.50 à $5.75
Vaches moyennes et genisses.	
Prix	$4.00 à $4.50
Vaches ordinaires.	
Prix	$2.50 à $2.75
Boeufs de première qualité.	
Prix	$4.00 è $4.25
Boeufs, qualité ordinaire.	
Prix	$3.50 à $3.75
Vaches laitières, première qualité.	
Prix	$50.00 à $65.00
VEAUX.	
Veaux de choix.	
Prix	$7.50 à $8.00
Bons veaux, pesants.	
Prix	$5.00 à $6.00
BREBIS.	
Brebis de choix.	
Prix	$5.00 à $5.25
Brebis de printemps.	
Prix	$6.50 à $7.00
PORCS.	
De choix	$9.00
Roughs and heauvies.	
Prix	$7.00
Stags	$5.00
BEURRE DE CREMERIE.	
Cremerie	30-32
Séparés	24-27
No. 1	.22
No. 2	.17
De cuisine	.22
FROMAGE.	
Ontario (nouveau)	.16
Ontario (twins)	.16½
OEUFS.	
Frais	25-28
Entrepot	.23

FARINES.		
Lake of the Woods Milling Co.		
Frais		.35-40
Bons		.30
Five Roses, au baril		$5.30
Lakewood		5.00
Harvest Queen		4.70
Medora		4.00
XXXX		3.20
Western Can. Flour Mills Ltd.		
Purity, au baril		$5.70
Three Stars		4.80
Maitland		4.30
Huron		4.20
Huron		4.20
Medallion		5.10
Ogilvie Flour Mills Co.—		
Royal Household, par sac de 98 livres		$2.80
Mount Royal		2.70
Glenora		2.55
Fall wheat		2.55
Graham		2.55
Centennial		2.45
Manitoba		2.25
Fancy XXXX		1.60
Imperial		1.45
Leitch Bros. Flour Mills Ltd. Au char	98s Cotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65
Rolled Oats—		
80-lb. sack	1.75	
Morninig Glory	1.85	
Bran, en sacs, la tonne	15.00	16.00
FOIN.		
Manitoba, nouveau		$14.00
No. 2		13.00
No. 3		10.00
No. 1 Naturel, la tonne		10.00
No. 2 Naturel		9.00
No. 3 Naturel		8.00
Avoines pour nourrir, bois.		$ .40
Blé pour nourrir, No. 4, La tonne		$30.00

CHRONIQUE AGRICOLE

LE BLE DE L'OUEST COURONNE

Ottawa.—Le directeur da la Ferme Expérimentale à Ottawa a été informé qu'à la grande exposition internationale d'agriculture qui se tient en ce moment à Oklahama, c'est le blé Marquis, cultivé dans la Saskatchewan, qui a remporté le premier prix. Le prix est une machine à battre de douze cents dollars. C'est le troisième premier prix que le blé Marquis remporte dans des expositions.

Des seize prix qui ont été accordés, le Canada en a reçu sept. A part le premier prix dont nous venons de parler, et qui a été remporté par M. Paul Gerlach Allan, les autres ont été décernés à MM. N. Titinger, de Claresholm, Alta.; E. J. Lanigan de Elfross, Sask.; John Plews, de Carnduff, Sask.; A. H. Crosman, R. C. West, de Kindersley, Sask.: Arthur Perry, de Cardston, Alta.

LE MEDECIN VENTILATEUR

Un des principaux journaux ruraux de la province de Québec publie l'intéressante correspondance qui suit au sujet de la ventilation dans les étables. Elle contient des remarques et des suggestions dont nos lecteurs tireront certainement profit.

Mes chers lecteurs, je ne viens pas ici vous parler du vétérinaire Un Tel ou Tel Autre, dont la science est connue à cent lieues à la ronde. Cependant, vous me permettrez de vous présenter le médecin ventilateur qui soigne gratuitement et qui est dans bien des cas cent fois meilleur que tous les vétérinaires.

Je ne voudrais certainement pas parler contre les vétérinaires parce qu'un jour, moi aussi pauvre journaliste doublé d'un agent d'immeubles, je me suis vu passer pour le meilleur vétérinaire du beau et grand comté de Lévis, comme dirait un député de chez nous.

Il y a de cela trois mois. Je m'étais rendu à Lévis pour vendre des lots à bâtir, excusez cette réclame, je parle d'immeuble jusque dans mes rêves, et l'autre nuit même j'avais rêvé que j'avais vendu trois terrains au grand saint Pierre qui était descendu du ciel pour venir les bâtir immédiatement. Mais ce n'était qu'un rêve et la première personne que je rencontrai ce matin-là fut mon propriétaire qui venait me réclamer deux mois de loyer.

J'étais donc à Lévis chez un brave marchand de bois à qui je voulais vendre des terrains. Après avoir déployé mes plans au bleu, avoir vanté les terrains de ma compagnie, avoir chanté sur tous les tons toutes les richesses de notre vieille cité de Champlain, je vis mon brave homme se lever pour me dire: "Monsieur, je voudrais bien profiter de toutes les chances de faire de l'argent, mais je ne puis pas, car depuis deux mois cela fait trois chevaux de prix que je perds presque subitement et un quatrième que j'ai eu depuis quelques jours va probablement aller rejoindre les autres."

—Mais conaissez-vous la maladie qui tue ainsi vos chevaux! lui demandai-je?

—Je n'en sais rien, je ne la connais pas, mais je crois que c'est un gueux qui m'a jeté un sort. Peut-être que c'est le lutin.

Je faillis lui pouffer de rire au nez. Le lutin! Vous savez, chers lecteurs, les lutins de nos grands-pères qui frisaient pendant la nuit la crinière jusqu'à la queue des chevaux des malheureux habitants pour les punir d'avoir trop pris de whisky le soir et d'avoir dansé le Mercredi des Cendres.

Venez voir vous-même mon autre cheval, me dit mon Lévisien que je suivis à l'étable.

L'écurie ressemble plutôt à une glacière tant l'espace est insuffisant et tant la ventilation et la lumière manquent en-dedans. D'abord, je ne vois aucune fenêtre: il faisait noir comme chez le "loup"; l'humidité était tellement lourde que des odeurs d'ammoniaque vous faisaient sortir le coeur de la poitrine.

Sur le pavé de l'écurie, un pauvre cheval se débattait comme un chat que l'on aurait attaché par une patte.

—Mais, mon cher monsieur, votre cheval manque d'air, tout comme votre étable manque de lumière. Vous n'avez pas de ventilation.

—Comment, pas de ventilation? Voyez donc là ce ventilateur. Et il me montre l'une de ces petites cheminées d'appel, qui ne pouvait rien appeler et qui ne faisait qu'augmenter l'humidité de l'écurie.

Avec quelle misère je fis comprendre à mon homme qu'il fallait au moins de 300 à 1000 pieds cubes d'air au cheval pour vivre, comme il en fallait 600 à 800 à la vache; environ 300 au porc, 400 au mouton, et 50 à la poule.

Mon homme, moi, me regardait avec un air surpris, apprenant pour la première fois qu'il fallait presque autant de lumière à une étable qu'à une résidence privée, ne sachant pas qu'il y a un proverbe qui dit: "*Là où la lumière entre, le médecin ne vient jamais.*"

Si vous aviez vu aussi, mes chers lecteurs, l'obscurité de la pièce. La seule lumière qui pénétrait de l'extérieur était apportée par un petit guichet pour "sortir le fumier", et une petite fenêtre grande comme une main, qui n'avait jamais été nettoyée depuis son passage et sur les vitres de laquelle les arraignées jouaient à la cachette en arrière de leurs toiles épaisses et assez fortes, je crois, pour porter une voiture chargée de grain.

Je voulus faire comprendre à mon homme que l'air enfermé est un poison mortel qui tue et, que par conséquent, pas un animal ne peut vivre dans une bâtisse sans ventilation.

Comme il ne semblait pas me croire, voici la proposition que je lui fis:

Vous allez prendre votre jeune bébé que je viens de voir, il y a un instant, et vous allez le renfermer dans une valise jusqu'à demain matin pour voir que ce que je vous dis est bien la vérité.

Inutile de vous dire que ce bon père de famille ne voulut pas accepter ma proposition.

En effet, la ventilation a pour effet de chasser les gaz délétères, d'introduire de l'oxygène, de maintenir l'uniformité de la température et de combattre l'humidité.

Lors de mes voyages à Joliette, j'ai eu l'avantage de visiter les grandes étables de M. Samuel Vessot, grand manufacturier de cet endroit, et dont le nom est universellement connu. J'ai étudié le fonctionnement du système de ventilation inventé par cet industriel, système connu maintenant dans tout le Canada, sous le nom de système Vessot.

Ce système de ventilation ne coûte qu'un peu de coton, quelques planches, une scie, un marteau et quelques clous.

Au grand étonnement de mon hôte, je lui offris de faire sortir de son étable tousles sorts que le mauvais esprit avait jeté sur ses chevaux.

Je me fis apporter du coton, des planches, une scie, un marteau et des clous. J'observai alors toutes les instructions contenues dans le traité de Constructions rurales et que tout cultivateur peut obtenir gratuitement en en faisant la demande à l'honorable M. Caron, ministre de l'Agriculture et de la Voirie de Québec.

Je perçai des prises d'air à tous les quinze pieds de chaque côté de l'étable. Ces prises d'air furent couvertes à l'extérieur par des boites ouvertes en-dessous seulement et je leur donnai une hauteur de quatre pouces, c'est-à-dire plus bas que l'ouverture que je venais de pratiquer avec la scie, de façon à ce que l'air ne puisse jamais pénétrer rapidement à l'intérieur de l'étable. L'intérieur fut également protégé d'abord par un guichet dit régulateur que l'on pouvait ouvrir et fermer partiellement ou totalement, à volonté. Je plaçai obliquement un coton du plafond au mur, à dix pouces sur le mur, de sorte que l'air ne put jamais entrer sans être filtrée par ce coton et qu'il put également se répandre dans toutes les parties de l'étable.

Mon homme me regardait avec des yeux effarouchés, comme si j'avais été un sorcier de l'île. Il m'aidait bien, mais il ne faisait jamais un travail sans me regarder bien en face.

Quand tout fut fini, on s'aperçut immédiatement du bon effet de la ventilation et on commença à respirer un air pur.

—Je viens de faire sortir tous vos sorts, votre lutin et votre loup-garou, dis-je à mon homme.

En lui montrant le conduit d'air, je lui expliquai que l'air extérieur entrait par le haut de la bâtisse et comme il est plus lourd que l'air réchauffé et visqué de l'intérieur à sa sortie du coton, il tombe immédiatement vers le plancher en se dilatant, chassant devant lui, l'air impur qui remonte alors vers les conduits d'air. Comme ces derniers sont placés au niveau du plafond, l'air impur se dirige à l'extérieur par la petite cheminée de bois emportant avec lui tous les sorts que le lutin avait jetés sur le bonhomme.

Le cheval de ce Lévisien commença à devenir mieux et bientôt il fut sur ses quatre pattes.

Un soir que je me trouvais sur la Terrasse avec mon épouse, j'aperçus mon bonhomme qui s'en vint à moi la main tendue et me remerciant d'avoir sauvé son pauvre cheval.

Comme il m'avait donné le nom de Monsieur le Docteur, ma femme me demanda s'il ne m'avait pas pris pour un autre, mais après lui avoir conté l'histoire que je vous narre aujourd'hui, elle comprit qu'elle avait bien dans ma Mon Lévisien, tout droit devant personne un vrai médecin vétérinaire d'un jour.

Braves cultivateurs, si vous voulez que vos animaux engraissent et soient en bonne santé, adressez-vous au Docteur Ventilateur qui vous fournira gratuitement tous les médicaments voulus. En attendant donnez de la lumière et de la ventilation à vos étables, et vous serez surpris du résultat.

(*Bulletin de la ferme*) *P. R.*

LES CAISSES POPULAIRES EN ONTARIO

Cinq établissements de crédit coopératif ont été fondés dans les centres canadiens-français depuis le 12 octobre et six autres sont en voie de fondation.

Blind River, Ont.—L'oeuvre des Caisses Populaires se propage de la façon la plus encourageante dans Ontario.

M. le Commandeur Alphonse Desjardins, le vaillant apôtre de ces établissements de crédit coopératif, n'est au milieu de nous que depuis quelques jours, et déjà cinq nouvelles caisses sont établies dans la région.

La première fondation a eu lieu le 12 octobre courant, à Chelmsford, et autres comme suit:

Blizard Valley, le 14 octobre.
Hanner, le 16 octobre.
Sudbury, le 19 octobre.
Blind River, le 21 octobre.

Partout le succès dépasse les espérances. Les curés et les groupes canadiens-français accueillent le projet avec empressement et se mettent de suite à l'oeuvre.

A Sudbury, harmonie touchante et très belle, les principaux Irlandais catholiques, le juge Kehoe en tête, se sont empressés de s'enrôler dans la caisse.

Dans les cinq localités mentionnées plus haut, M. le Commandeur Desjardins a aussi établi la Caisse d'Epargne Scolaire, et il a fait des conférences spéciales à ce sujet aux élèves des diverses écoles.

A Sudbury, M. le Commandeur Desjardins a été l'hôte des RR. PP. Jésuites et a été invité au nouveau collège ouvert aux élèves en septembre dernier. On compte déjà dans cette nouvelle maison d'éducation 80 élèves pensionnaires, ce qui est un succès inouï. Tous ces élèves viennent de cette région. C'est bien beau pour nos compatriotes!

La Caisse a été accueillie ici comme partout ailleurs avec un véritable enthousiasme, des centaines de sociétaires inscrivant des centaines et même des milliers de parts de $5.

A Chelmsford seul, on y compte déjà près de 280 membres.

Le jour de la fondation à Sudbury 225 sociétaires se sont inscrits en moins de deux heures, avec 1,150 parts de $5.

Le 26 octobre, M. le Commandeur Desjardins s'est rendu à Stulton-Sault-Sainte-Marie, et le 9 novembre à Sturgeon Falls.

D'ici au 10 novembre, M. Desjardins compte fonder six autres caisses populaires.

Lorsqu'il nous quittera, vers la mi-novembre, il aura établi une douzaine de Caisses dans les principaux centres canadiens-français de la région.

JUGEMENT DIFFICILE

Un juge de paix de l'une de nos grandes villes de France va être appelé à statuer sur un cas qui ne manque pas de pittoresque. Il s'agit de la querelle d'un dentiste et d'un restaurateur.

Ces deux ennemis habitent la même maison: le restaurateur au rez-de-chaussée, le dentiste au premier étage, et ils se détestent "cordialement". Il y a quelque temps, le restaurateur crut pouvoir mettre sur ses menus l'avis suivant:

"Mes plats sont si bien préparés que l'on peut les déguster même si l'on se fait soigner les dents par le dentiste du premier."

Le dentiste, homme d'esprit, répliqua en ajoutant à sa pancarte ce qui suit:

"Les dents que je pose sont si solides que l'on peut se risquer à mordre dans les morceaux de viande préparés par le gargotier d'en bas."

De cet échange d'aménités à un échange de coups, il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi.

Qu'eût décidé Salomon en un pareil cas? Notre juge doit être fort embarrassé.

Il y a de bons mariages; mais il n'y en a point de délicieux.

L'on fait plus souvent des trahisons par faiblesse que par un dessein formé de trahir.

POULETS ELECTRIQUES

On connait depuis longtemps l'influence de l'électricité sur le développement des végétaux; on l'a utilisée plus d'une fois dans les serres et les forceries. On ne l'avait pas encore essayée sur l'animal.

Des ingénieurs viennent d'en faire l'expérience dans une vaste ferme du sud de l'Angleterre: pour la rendre concluante, ils l'ont faite en très grand. Ils ont soumis au régime électrique quatre cents jeunes poulets, tandis que quatre cents autres, de même race et de même âge, étaient soumis près d'eux au régime habituel. Les résultats ont été merveilleux.

Les poussins élevés au biberon électrique ont atteint en cinq semaines leur développement parfait, tandis qu'il a fallu aux autres plus de trois mois pour parvenir à la même croissance. Les premiers m'ont perdu, au cours de cet élevage, que six de leurs confrères, encore étaient-ce des enfants mal venus qui, dès le premier jour, donnaient des inquiétudes: les autres, les réactionanires nourris à la vieille mode, ont eu près de deux cents morts.

La grande affaire est le dosage. Si l'on a la main lourde, on foudroie la couvée au lieu de la nourrir; mais il ne faut pas non plus se montrer trop timide: les poussins d'Angleterre ont été saturés d'un courant assez fort, puisqu'en approchant le doigt on leur tirait des étincelles du bec, comme fait le physicien à la bouteille de Leyde.

Espérons que la science ne s'en tiendra pas aux volailles. Paris va être sillonné de tramways électriques. La question sociale sera vite résolue dès qu'il suffira, pour dîner, de s'asseoir sur le rail.

EDOUARD VII ET LE TABAC

Un journal anglais raporte cette anecdote dont Edouard VII fut le héros alors qu'il était prince de Galles.

La Reine Victoria détestait l'odeur du tabac et les gentilshommes de sa maison étaient contraints, pour ne pas la contrarier, d'installer leurs fumoirs dans les coins les plus reculés du palais. Son fils, par contre, était, comme chacun sait, grand amateur de cigares et son premier soin, quand il s'installa à Sandringham, fut de convertir en confortables *smoking rooms* de nombreuses pièces du château.

Quand la reine exprima le désir de visiter l'installation, les gentilshommes de la suite du prince cherchèrent, un peu inquiets, le moyen de lui cacher cette transformation si contraire à ses goûts. Le prince luimême le trouva: sur la porte de chacun des fumoirs il y fit peindre en énormes lettres blanches ce simple mot: *Bath room*.

Et la reine se déclara satisfaite, trouvant, néanmoins, que cette surabondance de salles de bains dénotait chez son fils un souci peut-être exagéré de l'hygiène.

"NO GOD, NO POPE"

D'aprrès le *Morning Star* de la Nouvelle Orléans, cite l'*Action Sociale*, M. Frank Mackee, de Brooklyn, qui vient d'arriver d'Irlande, a déclaré à un journaliste que le constructeur du *Titanic* était un athée bien connu là-bas, et qu'il avait fait graver sur la coque, au-dessous de la ligne de flottaison, sa devise: *No God, No Pope.*

Cete devise, invisible depuis le mise à l'eau du navire, est réapparue lorsque l'infortuné paquebot s'est dressé à pic avant de s'enfoncer dans l'abime avec son constructeur, de passage à bord.

Dieu n'avait pas été lent à répondre.

L'intention de ne jamais tromper nous expose à être souvent trompés.

NOUVEL APPAREIL DE SAUVETAGE

M. August Somerfield vient d'inventer un appareil qui lui permet de marcher sur les eaux aussi vite que sur terre. C'est la catastrophe du "Ttitanic" qui l'a mis sur la voie de cete découverte: comme il songeait avec tristesse à l'insuffisance des moyens de sauvetage, l'idée lui vint de combiner un costume dui réunit à l'avantage d'être insubmersible, celui de fournir au naufragé un propre de locomotion.

On s'attache sous les bras un plastron en toile caoutchoutée et double, comme un sac: ce plastron fait le tour de la poitrine: une ceinture le maintient à la taille: des bretelles le tiennent aux épaules: on le gonfle avec une pompe, ainsi qu'un pnoeud d'automobile.

Voilà pour le vêtement: voici pour la chaussure: on fixe à ses chevilles, comme faisait Mercure, des sortes de talonnières, mais qui différent des siennes en ce que, faites de membranes mobiles, elles rappellent plutôt les pattes des palmipèdes.

Muni de ce costume, l'inventeur a traversé le courant du Mississipi aussi rapidement que s'il eût pris le pont. D'autres expériences sur le lac Crève-Coeur ont eu le même succès.

Avec l'appareil de M. Sommerfield il ne faut pas essayer de nager: la position verticale où vous tient le plastron ne le permettrait pas: il faut marcher comme dans la rue. M. Sommerfield assure que les mouvements sont faciles et coûtent peu d'efforts: peu importe que l'eau ait six pieds de profondeur ou dix mille. Si l'emploi de ce système venait à se répandre, les naufrages en pleine mèr deviendraient anodins: il suffirait d'un peu de patience pour regagner à pied New-York, Londres ou le Havre. M. Sommerfield recommande aussi son appareil aux chasseurs de canards.

CEUX QUI VIENNENT

Un bel article de M. l'abbé Groulx sur l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne.

Je me suis trouvé au dernier Congrès de l'*Association catholique de la jeunesse canadienne française* aux Trois-Rivières. J'allais, comme bien d'autres, attendre à un coin de route, un bataillon de jeunes gens partis pour une campagne d'action catholique il y a tantôt dix ans. Nous étions anxieux de les revoir. Avaient-ils changé, mûri? Marchaient-ils toujours vers le même but, avec la même volonté généreuse qu'au jour du départ, ayant gardé tout le long du chemin, l'intégrité de leurs convictions d'apôtres? A vrai dire, nous espérions plus grand qu'une déception. Si notre fièvre moderne se complait à tout spectacle de la vie en marche, l'émotion est d'essence supérieure devant la droite montée des âmes vers une humanité agrandie.

* * *

Je compte parmi les bonnes fortunes de ma vie d'avoir pu assister au premier congrès de la jeune *Association*, au mois de juin de l'année 1904 à Montréal. Le spectacle fut d'une beauté émouvante et neuve. Dans les salles du Gesù et de l'Université Laval, les congressistes se pressaient nombreux. Des patronages brillants fournissaient leur lustre. Et surtout l'on assistait à l'inouï, presqu'à de l'imprévu: une jeunesse, notre très jeune jeunesse faisait son entrée dans l'action publique. Est-ce Sainte-Beuve qui a écrit des leçons de Villemain qu'elles passaient comme un nuage électrisé sur la tête de la jeunesse française? Le petit congrès de 1904 eut quelque chose du nuage électrique: ce fut soudain et ce fut brillant. Pour ma part, au souvenir de ce qu'il parut de spontanéité dans l'enthousiasme de ces jeunes gens, d'intrépide confiance en l'avenir, en la jeunesse de leur race, d'emporté et même d'aérien dans les mots qu'ils vinrent nous dire, je ne trouve qu'un mot pour la caractériser, un joli mot de M. Henri Lavedan, et je les appelle *la génération des ailes*.

C'était, pour parler comme M. Rostand, *les ailes qui s'ouvrent*. Hélas! ce devait être presque aussitôt, toujours comme dans l'*Aiglon*, *les ailes meutries*. La jeune *Association* connut la tempête dès son berceau. Corneille eût dit:

Elle eut des ennemis même avant que de naitre.

Et son congrès venait à peine de se clore que ses premières luttes furent pour défendre son droit à la vie. Je crois bien qu'à ces jeunes gens l'on reprochait surtout d'être jeunes. Dans un pays où l'on déniait invariablement le droit à la pensée et le droit au dévouement à quiconque ne pouvait exhiber un petit bout de barbe blanche, où la jeunesse n'était encore admise qu'à faire du sport et des frasques, l'on se scandalisa tout à fait qu'elle osât se mêler de penser et d'agir. Il fallut voir de quel grand air olympien ces petits bonshommes qu'on disait n'avoir achevé ni leurs dents de lait, ni leur mue intellectuelle, furent renvoyés à leurs jeux, sinon jusqu'aux jupes de leurs mères. Hélas! nous connaissons même tel de ces petits congressistes qui, rentrés de Montréal l'âme toute en fête, se virent âprement tancés par des papas très sages, comme s'ils fussent revenus de quelque scandaleuse équipée.

Mais aussi de quoi se mêlaient-ils? De jeunes inexpérimentés ne seront toujours bons qu'à compromettre les meilleures causes. Et c'était bien l'avis d'un certain nombre d'autres, amis de la petite paix, qui ont trouvé le secret de sauver les causes sans les défendre. Vous les connaissez, n'est-ce pas, ces fort braves gens qui n'ont point inventé la parole du Taciturne: "Il n'est point nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer." Eux, ils ne veulent croire qu'à ce qui est arrivé, ils n'ont de confiance qu'aux tactiques à la *Fabius cunctator*, et ils ont écrit sur leur blason: "Rien ne réussit comme le succès." Nous croyons bien que l'opposition la plus tenace, sinon la plus active, nous vint de ce côté. Colorée d'un motif très noble, elle retient peut-être encore à l'écart d'excellentes intentions et de meilleurs dévouements. Avec elle, l'on ne prend la peine de regarder ni à notre programme, ni à nos statuts. Grâce à ce trucage l'on escamote nos cercles d'études, notre formation à longue échéance, et l'on continue de promener devant le public l'épouvantail d'une armée de jouvenceaux en train de reprendre l'épopée de Cervantès.

Il fallait s'attendre à rencontrer les politiciens dans le groupe des oppositionnistes. Avec l'admirable flair qui les caractérise lorsqu'ils se croient menacés dans leurs intérêts de castes, ils devinèrent quelque chose comme une machine infernale dans l'oeuvre nouvelle Et tout de suite, et les whips du journalisme et l'état-major des clubs—de ceux où l'on sauve chaque jour le pays entre deux chocs de verres et deux coups de fourchette—reçurent l'ordre de rallier cette jeunesse en humeur d'indépendance et de désertion. Plusieurs des chefs de l'*Association* — nous n'écrivons rien dont nous ne soyons sûr— furent approchés, exhortés, tentés. Les papas assez souvent s'en mêlèrent. Et si un plus grand nombre des premiers adhérents n'a pas fléchi le genou devant le *Baal* politique, ce ne fut la faute ni des promesses qu'on fit miroiter, ni des faveurs qu'on prodigua. Pendant le même temps, dans les gazettes, l'on s'employait à brouiller les choses et à semer les équivoques, et, pour substituer à l'effort vain de la séduction l'action plus sûre du mensonge, l'on s'efforçait de compromettre l'*Association* tantôt avec un parti politique tantôt avec l'autre.

Et toutes ces attaques et toutes ces méfiances aggravaient un mal dont l'*Association* devait souffrir encore longtemps, un mal interne et que j'oserais presque appeler congénital. En dépit de la magnifique représentation du premier congrès, il resta aux spectateurs de derrière la scène, je ne sais quelle inquiétude, quel sentiment tout proche de la déception. Les congressistes appartenaient pour la plupart à la prime jeunesse. On refusait de se faire illusion sur la participation des plus vieux. Quoi qu'ils prétendissent, ils étaient à peine du train. On les avait mis là, assuraient les malins, pour encadrer, j'allais dire pour chaperonner leurs cadets. Et certes, les jeunes orateurs s'étaient haussés à la tribune jusqu'à de nobles mouvements. Mais, où leur pensée se révélait trop haute et trop mûre, et inconsciemment l'on cherchait le souffleur: ou elle éclatait trop sonore, trop rembourrée d'adjectifs et de phrases, et l'on parlait de *fricassée de collège*. De là à prononcer le mot d'*Association d'enfants d'école*, il y avait moins qu'un pas. Et il parut même à quelques-uns des plus confiants, que si l'on apercevait quelques jeunes chefs de file qui avaient dû se prodiguer jusqu'à tout faire, ces chefs resteraient encore longtemps sans corps d'armée.

En réalité, c'était plus de pessimisme que de raison, plus surtout que n'en partageaient les observateurs attentifs, témoins de la fermentation des idées nouvelles dans les couches profondes de la jeunesse. Il reste vrai que beaucoup des premiers membres n'avaient que la valeur d'embrigadés d'occasion. Séduits par les claquements du drapeau et par la fière allure du régiment en marche, ils étaient venus y prendre le pas, sans prendre garde qu'un soldat de parade est peu fait aux longues marches et aux fortes disciplines. D'où, dans les premiers temps, le grand nombre des conscrits qui restaient en route. Et si une telle décimation fortifie en les épurant les bataillons forts, elle peut creuser des vides irréparables dans les rangs déjà trop clairs.

Tels furent les débuts laborieux de l'*Association catholique de la jeunesse canadienne-française*, épreuves inhérentes aux oeuvres de cette nature et peut-être nécessaires pour égaler les âmes aux devoirs assumés. Ces épreuves devaient néanmoins occasionner pour longtemps de l'incohésion et des tiraillements et empêcher l'oeuvre de donner tôt sa pleine mesure. Ceux qui restaient aux écoutes, ne fût-ce que de loin percevaient bien qu'une pensée commune allait toujours s'élaborant, qu'une volonté d'ordre et d'union finirait par triompher. L'*Association* avait lancé depuis dix ans de magnifiques mouvements: elle pouvait déjà montrer dans son sein des individualités de valeur. Mais on l'attendait toujours à de plus grands signes de virilité. On voulait lui voir les caractères définitifs des groupements forts: la prise de possession d'une doctrine et d'une action originales et la direction acceptée d'une élite d'intellectuels et de volontaires qui, maintenant l'homogénéité et atteignant les unités les plus lointaines, tend tous les esprits et toutes les volontés individuelles vers l'obtention des fins communes.

On eût dit que nous en restions un peu toujours "aux ailes meurtries". Allons-nous voir les "ailes fermées"?

* * *

C'est avec un peu de cette anxiété qeu nous sommes allés aux Trois-Rivières. Ils étaient là plusieurs des amis de la première heure qui s'en venaient voir par eux-mêmes ce que devenait leur espérance d'il y a dix ans. Ils ont donc vu, entendu, interrogé, jugé. Et je le dis tout de suite: c'est plus et mieux qu'une satisfaction, c'est une surprise que nous avons raportée du dernier congrès. Que les tièdes et les malveillants s'en consolent comme ils pourront: les "Enfants d'école" ont pris moustache, les esprits ont mûri, les éphèbes de 1904 ont pris pour de bon la robe virile. Nous sommes assuré de ne point écrire une exagération en affirmant que l'*Association* est une force, la première peut-être des forces de demain.

Le public ne s'y trompe plus. Pour la première fois, croyons-nous, nous avons reçu aux Trois-Rivières les honneurs de la réception civique. Aucun congrès n'avait encore forcé jusqu'à ce point l'attention de la presse. Si, dans les journaux politiques, l'on s'est mis en dépense d'imaginations et d'équivoques, si l'on s'est efforcé de compromettre les congressistes avec cette fumisterie de "parti catholique", c'est qu'on a pressenti la levée d'une puissance menaçante. C'est toujours un hommage à la force que le mensonge de la presse.

Nous voudrions donc, puisque l'occasion s'en offre opportune, définir l'originalité de cette force nouvelle et présenter au public ceux qui viennent. Il y a dix ans, ces jeunes gens nous avaient promis de devenir des hommes de foi pieuse, des hommes d'étude, des hommes d'action. Voyons s'ils ont racheté leurs promesses.

* * *

La puissance d'une association réside, plus qu'en toute chose, dans la valeur de sa doctrine et dans la mesure dont les esprits s'en informent. Les véritables groupements d'hommes sont avant tout des volontés mises au service d'idées. Or, si je cherche d'où viennent à l'*Association* sa première originalité et sa plus grande force, je réponds sans hésiter: de son vivant catholicisme. Comme avec ses jeunes gens l'on se repose enfin du "catholique par accident", de ce type si répandu qu'on marche dessus dirait La Bruyère: catholiques qui croient mais professent le moins possible, catholiques qui admettent la morale, mais lui soustraient toute leur vie publique, catholiques qui se réclament de l'Eglise mais qui la boudent et la redoutent. A l'*Association catholique de la jeunesse* l'on croit et l'on vit sa foi. Grandis au sein de leurs cercles d'études dans la conviction que le catholicisme est le fondement du progrès individuel et social, habitués à mêler leurs prières et leurs communions pour la formation de leur âme et pour le triomphe de la "cause", ces jeunes hommes se soumettent avec amour à l'intégrale discipline de leur foi religieuse. Ils n'aperçoivent plus dans la foi traditionnelle qu'un thème à déclamations sentimentales, un élément du patriotisme, une sauvegarde sociale. Volontiers ils feraient leur programme admirable des jeunes catholiques des *Cahiers de l'Amitié de France*: "Pour nous le Christ n'est pas un inaccessible idéal, mais une personnalité vivante, descendue en notre chair, se distribuant à tous dans son Eucharistie. Pour nous, l'Eglise est son épouse infaillible.. Pour nous enfin, le sacrifice de la messe, les sacrements, la communion des saints, sont des réalités spirituelles où s'alimentent et s'exaltent toutes nos forces."

Nous savons que toute cette jeunesse est une habituée de la communion fréquente et quotidienne, des conférences de Saint-Vincent de Paul et des retraites fermées. Tous les groupes tiennent à honneur d'offrir des communions collectives aux intentions de l'oeuvre. Nous connaissons des collégiens qui, dans leur petite ville, prélèvent sur leurs épargnes pour offrir des étrennes aux petits pauvres. Nous en connaissons d'autres qui sacrifient joyeusement quatre ou cinq jours de leurs vacances pour aller s'enfermer dans une maison de prière. Et combien de petits commis et de petits ouvriers d'usine prélèvent aussi sur leurs plus modestes vacances la dîme du bon Dieu! L'étude de la religion, parce qu'on va chercher dans sa lumière la solution de tous les problèmes, a pris dans tous les cercles le caractère d'une habitude et d'un devoir. Tous ont remarqué, aux Trois-Rivières, la simplicité et la modération des confessions de foi. Aux déclarations peut-être un peu tapageuses d'autrefois, a fait place une foi franche et plus modeste qui estime le devoir une chose trop naturelle et trop simple pour le proclamer et l'accomplir en s'ébouriffant.

Et pourquoi donc ces jeunes hommes sont-ils allés en droite ligne vers ce catholicisme de doctrine et de pratiques intégrales? Prenez la peine de lire leurs aveux dans les discours et dans les écrits qu'ils livrent au public ou qu'ils jettent au sein de leur association. Relisez, par exemple, l'allocution du docteur Baril au monument du Sacré-Coeur, celles de M. Gustave Monette et de M. Guy Vanier au banquet des Trois-Rivières, et vous apprendrez, qu'après les motifs les plus élevés qui leur viennent de leur ardent amour du Christ, ils ont reconnu dans cete loyauté religieuse une nécessité individuelle. Ils ont trop vu les compromissions déplorables où se laissent entraîner autour d'eux les catholiques de la basse-messe du dimanche et de l'unique communion de Pâques. Ils veulent par la messe et par la communion fréquentes, par la prière et par la pratique de la charité, faire affluer dans leurs volontés toutes les énergies de la combativité spirituelle.

De plus, voués tout jeunes à la conquête des âmes, ces jeunes apôtres ont eu le temps d'apprendre certaines vérités assez appréciables, entre autres la valeur et les conditions de la rénovation intérieure. Ils savent que tout progrès social est illusoire qui ne prend là son origine et son fondement. Après tout, une race n'est forte que de la force de ses valeurs morales. Elles seules promettent l'uniformité et la perpétuité des croyances et la noblesse durable des moeurs et des traditions. Le rayonnement social du catholicisme, la réforme de l'esprit public, les apôtres de l'*Association* ne l'espèrent donc point d'un assemblage de lois et d'institutions qui ne prennent les hommes que le dehors. Mais ils placent d'abord leur grand espoir en ce maximum de valeur religieuse qui fait associer les hommes aux collaborations providentielles. Voilà pourquoi, à tous ceux qu'ils veulent améliorer ou associer à leur oeuvre, ils proposent un idéal de vie catholique à vivre. Et ainsi, ce que d'autres attendent de la force du nombre, de la puissance conquérante des idées, de la réforme législative, eux mais eux seuls parmi ceux qui font de l'action publique laïque en notre pays, l'attendent de la rénovation intérieure des âmes.

Qu'après cela, ils en viennent à compter aussi sur la culture et l'action intellectuelles, c'est dans la logique de leurs conceptions. Sans doute, s'il faut reprndre un mot récent de M. Ribot, "il ne suffit pas de tout comprendre pour être capable de grandes choses". Mais encore faut-il comprendre quelque chose. Dieu ne s'est pas engagé, que nous sachions, à toujours suppléer miraculeusement la compétence de l'esprit. Et qui ne sait que de très pieux catholiques, mais ignorants, peuvent faire des journalistes imprudents, des présidents d'oeuvres malavisés, des politiques maladroits! Leur probité d'apôtres devait donc conduire les jeunes gens de l'*Association* vers la culture intellectuelle. Et c'est là une autre originalité de leur groupe. Seule, de toutes nos institutions, l'A. C. J. C.—et nous ne croyons pas qu'on l'ait assez remarqué—a mis le cercle d'études, c'est-à-dire l'étude permanente et collective, à la base de son organisation. J'ai osé même définir un jour l'*Association* "un syndicat de cercles d'études". Et pour n'être point complète, la définition a tout le moins le mérite d'être juste. Mais conçoit-on la supériorité que devait conférer à ces jeunes gens un tel entraînement intellectuel, dans un pays où la fréquentation des livres, après les années de collège et d'université, n'a pas l'heur de compter au nombre des choses pratiques? Que l'on parle si l'on veut de programmes mal suivis, de méthodes souvent défectueuses, d'alternatives de ferveur et de lassitude. N'était-ce pas beaucoup que de faire quelque chose, et de garder, au milieu de la médiocrité têtue, la volonté de la culture? Des observateurs l'ont noté avec surprise et avec joie: l'*Association* a su former depuis quelques années une véritable élite intellectuelle. Elle compte dans ses rangs quelques-unes des plus fortes têtes de la jeune génération. Elle a même formé depuis un an—M. Héroux l'a écrit dans *Le Devoir*—de véritables spécialistes pour notre question d'instruction publique. Et il ne s'agit point uniquement des étudiants de nos universités qui ont pu, par le cercle d'études, garder des relations assidues avec les bibliothèques. Mais nous avons le bonheur de montrer de réelles compétences entièrement formées chez nous. Qui ne sait, pour ne citer qu'un exemple entre plusieurs, que l'un des chefs de l'*Association* et l'un des esprits dirigeants de l'*Ecole Sociale populaire* de Montréal est un ancien élève de la petite école des Frères, qui n'a traversé d'autre collège que le cercle d'études de l'A. C. J. C.?

(*A suivre.*)

LE ROI DES SERPENTS

C'est naturellement en Amérique que lo'n signale cette inattendue royauté industrielle.

Celui qui en est le titulaire, un nommé King, se livre à un singulier élevage: celui des serpents à sonnettes. Faisant un jeu de mots avec son nom, qui singnifie "roi", il s'intitule lui-même le "roi des serpents".

C'est dans une ferme du Texas qu'il donne ses soins à ses redoutables élèves.

Ces dangereux animaux sont vendus dans le monde entier; la demande en est considérable pour les museums, les jardins zoologiques, les travaux de dissection, mais surtout pour la préparation des sérums contre le venin. En Amérique, la population fait également une grande consommation d'huile de serpents à sonnettes, qu'on prétend être souveraine pour le rhumatisme.

De 1 fr. 25, que vaut un serpent nouveau-né, le prix s'élève rapidement jusqu'à 40 ou 50 fr., suivant le poids.

Les serpents se vendent, en effet, habituellement à la livre. On les engraisse à bon marché, car ils ne mangent qu'à de rares intervalles dans l'année, et leur nourriture ne coûte pas cher. King donne à ses élèves des souris et des rats que lui apportent les enfants mexicains.

King affirme que, depuis qu'il se livre à ce singulier élevage, il ne lui est pas passé par les mains moins de cinq cent mille serpents venimeux.

Roman de La iberte

No 3

Le

DERNIER DES MOHICANS

PAR

FENIMORE COOPER

pères l'ont bue jusqu'à confondre le ciel avec la terre: ils croyaient follement trouver ainsi le Grand-Esprit..., et pied à pied les étrangers les chassaient de leurs possessions et les refoulaient dans les forêts. Où sont les fleurs des étés qui se sont succédé depuis ces temps reculés? Elles sont tombées et flétries: il en est de même de ma famille et de ma peuplade... Je suis sur le sommet de la montagne, il faut que je descende dans la vallée; et quand mon fils m'y aura suivi; il n'y aura plus sur la terre un goutte du sang des sagamores, car Uncas est le dernier des Mohicans.

—Uncas n'est pas loin. Que lui voulez-vous?" murmura à quelque distance une voix faible mais distincte, avec le même accent doux et guttural.

Le chasseur ne put se défendre d'une impression soudaine: il mit la main sur son poignard et avança le bras pour saisir son fusil: l'Indien ne tourna pas la tête: cete brusque interruption n'était pas faite pour l'émouvoir. Au même instant un jeune guerrier apparaissait sans bruit dans la carière et venait s'asseoir, au bord du fleuve, en face des deux interlocuteurs. Tous les trois, observant la plus stricte réserve, gardèrent le silence pendant plusieurs minutes. Enfin Chingachgook, se tournant vers son fils:

"Eh bien! demanda-t-il, trouve-t-on encore dans les bois l'empreinte des mocassins de Maquas?

—J'ai suivi leurs traces: ils sont dix, mais les poltrons se cachent.

—Il suffit, reprit le vieil Indien en jetant un regard sur le soleil qui se couchait à l'horizon: nous saurons bien les faire sortir de leur retraite. Oeil-de-Faucon, ajouta-t-il en s'adressant à l'homme blanc, mangeons ce soir; demain nous ferons voir aux Maquas qui nous sommes.

—J'aimerais assez faire l'un et l'autre, répondit le chasseur: mais pour tuer ces lâches Iroquois il faut les trouver, et pour manger il faut du gibier. Ah! mais, je suis servi à souhait; je vois remuer là-bas dans les broussailles la plus belle paire de bois que j'ai vue de la saison. Uncas, regardez bien, je vais atteindre ce daim entre les deux yeux, et un peu plus près de l'oeil droit, ajouta-t-il en saisissant son fusil.

—Impossible! dit vivement le jeune homme, vous ne voyez que le bout de ses cornes."

Le blanc haussa légèrement les épaules et se préparait à donner la preuve de son adresse, quand le vieux guerrier rabattit son arme en lui disant:

"Oeil-de-Faucon, renoncez-vous à la poursuite des Maquias?"

Cete simple réflexion arrêta le chasseur, et, convaincu de son erreur, il dit au jeune homme:

"J'avais tort, votre flèche vaudra mieux; j'allais peut-être le tuer pour ces coquins d'Iroquois!"

Le jeune Indien, sur un signe de son père, s'était déjà jeté à terre et s'avançais sans bruit en rampant vers l'animal. Un instant après, on entendit vibrer la corde tendue; sa flèche pénétra dans les broussailes, et le daim bondit en avant. Uncas l'évita, et, comme il passait à portée, il lui plongea son couteau dans la gorge.

Le chasseur ravi, allait exprimer toute son admiration: mais Chingachgook, se retournant vivement, lui fit signe de se taire.

"Il y en avait donc une troupe! dit le chasseur, Ma foi! tant pis! Quand les Six-Nations devraient entendre mon coup de fusil, j'en veux abattre un. Entendez-vous quelque bruit, Chingachgook? Pour moi les bois sont muets.

—Il n'y avait qu'un daim, et il est mort, dit l'Indien en appliquant son oreille sur le sol; mais j'entends marcher.

Sans doute le pas des loups qui ont poursuivi ce daim jusqu'ici?

—Non, dit le vieil Indien en se relevant et en s'asseyant avec son calme habituel sur une souche, j'entends marcher des chevaux d'hommes blancs; ce sont vos frères, Oeil-de-Faucon; vous leur parlerez?

—Certes, je leur parlerai, et en bon anglais encore. Mais je n'entends rien; il est étrange qu'un Indien ait l'oreille plus fine qu'un blanc... Ah! c'est le bruit d'une branche sèche qui craque... Les broussailles s'agitent... Les voici qui arrivent... Dieu les garde des Iroquois!..."

Le batteur d'estrade n'avait pas achevé ces mots, qu'on vit déboucher du bois, à travers un sentier tracé par les daims et qui aboutissait à l'endroit même où se tenaient nos chasseurs, le chef de la petite caravane que nous connaissons déjà et dont le vieil Indien avait reconnu l'approche; il s'avançait lentement, avec toutes sortes d'hésitations, ayant laissé assez loin derrière lui ses compagnons sous l'abri de la forêt.

"Qui va là? cria le chasseur, l'index placé sur le chien de son fusil, dans une attitude plutôt prudente qu'offensive.

—Un chrétien, répondit le major, un ami du roi, égaré depuis ce matin dans la forêt et épuisé de fatigue. Pourriez-vous me dire à quelle distance nous sommes du fort William-Henry?"

Involontairement et malgré sa prudence, le batteur d'estrade partit d'un éclat de rire promptement réprimé à la vérité.

"William-Henry? Si vous êtes un ami du roi, vous ferez mieux de suivre la rivière jusqu'au fort Edouard: vous y trouverez le général Webb, qui perd un temps, quand il devrait déjà avoir fermé tous les défilés pour laisser les Francais au delà du lac Champlain."

Le major reprit:

"Je ne suis pas seul; mes compagnons, accablés de fatigue, sont demeurés quelques pas en arrière: je vous prie de vouloir bien me dire à quelle distance nous sommes du fort Edouard, que nous avons quitté ce matin, pour nous rendre au fort situé à l'autre extrémité du lac.

—Que n'avez-vous suivi le chemin qui traverse la plaine.

—Vous avez raison, mais nous nous sommes fiés à un guide indien qui devait nous conduire par un sentier plus court à travers bois. A l'heure qu'il est, nous ne savons plus où nous sommes.

—Un Indien qui se perd dans les bois en plein jour, s'écria le chasseur en secouant la tête d'un air d'incrédulité, quand chaque brin de mousse lui dit de quel côté est l'étoile du Nord, quand tous les sentiers tracés par les daims lui indiquent où se trouvent les rivières! Un Indien ne saurait se perdre si près de l'Horican. Est-ce un Mohawk?

—Il ne l'est pas de naissance, mais cette peuplade l'a adopté. Il est né plus au nord; c'est ce que vous appelez un Huron.

—Oh! oh!" crièrent les deux Indiens, restés muets et impassibles jusqu'alors: mais sortant brusquement de leur réserve: "Un Huron!

—Un Huron! reprit le chasseur, race de brigands! Je m'étonne que vous n'en ayez pas rencontré d'autres depuis votre départ.

—Oubliez-vous que je vous ai dit qu'il est devenu Mohawk, un de nos alliés, et qu'il sert dans notre armée?

—Un Mingo est toujours un Mingo. Que parlez-vous de Mohawk! Il n'y a que les Delawares et les Mohicans sur l'honnêteté et la bravoure desquels on puisse compter.

—C'est votre avis, dit le major Heyward, permettez-moi de garder le mien, puisqu'il s'agit d'un homme que je connais et que vous ne connaissez point, et veuillez répondre à ma question: Sommes-nous loin du gros de l'armée et du fort Edouard?

—Cela dépend beaucoup du guide.

—Voulez-vous nous conduire vous-même? reprit le major un peu impatienté, mais s'efforçant de parler avec une grande douceur: vous n'aurez pas à vous en repentir.

—Et qui m'assure que je n'ai pas affaire à un ennemi? Si j'allais conduire dans le voisinage de l'armée un espion de Montcalm!

—Je suppose que vous êtes au service du roi, bien que batteur d'estrade. Vous devez donc connaître le soixantième régiment et le nom du major?

—Le soixantième, je le connais fort bien, et son major, lord Effingam, mieux que personne.

—Lord Effingham est le plus ancien des majors du régiment; mais connaissez-vous celui qui a obtenu ce grade dernièrement et qui commande les compagnies en garnison à William-Henry?

—Un tout jeune homme, fort riche?... On assure pourtant qu'il a des connaissances et qu'il est homme d'honneur.

—En tout cas, vous ne sauriez voir en lui un ennemi, et il est devant vous."

Le chasseur, surpris, ôta son bonnet et se mit à parler d'une façon moins libre; mais il était aisé de voir qu'il n'était pas encore convaincu.

"On m'a dit qu'un détachement devait quiter le camp ce matin pour se rendre sur les bords du lac.

—C'est vrai; mais j'ai voulu prendre un chemin plus court, me fiant à l'Indien dont je vous ai parlé.

—Oui! oui! l'Indien vous a trompé; il vous a égaré, puis abandonné.

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

Nous n'avons, pour ce courrier-ci, que des nouvelles spirituelles à offrir aux vaillants lecteurs et lectrices de la *Liberté*.

Aussi nous ne pouvons pas laisser passer outre des jours aussi mémorables dans l'histoire de la paroisse du Sacré Coeur de Jésus de Fannystelle sans venir en parler.

L'ouverture des pieux exercices de la retraite a eue lieu samedi le 1er novembre et la clôture se fera vendredi le 7 courant. Nous remercions la divine Providence de nous avoir envoyé, pour nous instruire sur les vérités chrétiennes Mgr Dugas, qui de sa parole rempli des feux d'une foi vive a réchauffé plus d'un coeur. Le souvenir de cette retraite restera imprimé dans nos mémoires et dans nos coeurs.

Mgr Dugas emportera à son départ le souvenir de ses amis de Fannystelle, qui le verront partir avec regret.

* * *

Les Révérends Hogue, curé de Starbuck, Man., et Allaire, curé de Haywood, Man., étaient parmi nous cette semaine.

* * *

Mercredi matin, messe pontifical. Mgr Dugas, officiait, assisté des Révérends Hogue, diacre et Allaire, sous-diacre.

* * *

Les Dames de Sainte-Anne, les demoiselles de la paroisse sont à collecter l'argent nécessaire pour pouvoir payer les frais de revêtir les deux cloches confiées à leurs soins. Les donateurs de la troisième cloche s'occuperont de la vêtir Il est tout probable que Mgr Béliveau viendra parmi nous pour cette circonstance, vu que Sa Grandeur Mgr Langevin ne sera pas encore arrivé de son voyage d'Europe.

* * *

La Ligue du Sacré-Coeur a été fondée ici pour combattre le blasphème, l'intempérance et la tiédeur pour ce qui se rapporte aux sacrements de pénitence et d'eucharistie. Le nombre des ligueurs est de 42. Nous espérons que ce nombre sera grandissant.

M. Philippe Painchaud a été élu président; M. Pierre Painchaud vice-président; M. P.-A. Bouvier vice-président.

La cérémonie de l'inauguration était tout à fait imposante, quand au pied de l'autel, et sous les regards du Sacré Coeur, les membres ont fait leurs promesses.

"En avant marchons."

* * *

Mgr Dugas est retourné à Saint-Boniface samedi matin, en compagnie de notre curé M. l'abbé Joseph Poitras.

* * *

M. Hallmeyer est arrivé la semaine dernière des Illinois, dans l'intérêt des terrains qu'il possède ici.

Yvonnic.

SAINT-LEON

NAISSANCES.

28 septembre. Baptisé, Joseph, Henri, Arthur, fils de Chéod. Pellerin.

1er octobre. Baptisé, Joseph, Raymond, Georges, fils de Napoléon Payette. (Décédé 22 jours.)

4 octobre. Baptisé Joseph, Maurice, Lucien, fils de Philippe Moreau.

* * *

Décès. Madame Albertine Moreau, épouse de Louis Rondeau. Résidence, Altemont; morte presque subitement.

"Seigneur, à ces nouveaux-nés, gardez-leur l'innocence du baptême et aux morts donnez le repos éternel."

* * *

Les RR. PP. Joseph Radaz, de Saint-Claude, R. P. Joseph, de Notre-Dame de Lourdes, en visite chez nos pères, mercredi et jeudi de cette semaine.

* * *

Dans le cours d'octobre nos bons pères ont reçu la visite de M. Bacuez de Saint-Boniface. Ce monsieur visite les centres français à la recherche d'éléments pouvant contribuer au succès de la coopérative qu'il veut établir.

* * *

MM. Roberge, père et fils, ainsi que l'épouse de ce dernier, installés depuis ce printemps seulement, nous quittent, après avoir solder leurs marchandises. Nous voici derechef avec un seul magasin, auquel je souhaite toute la prospérité possible, mais... un seul, c'est comme un homme qui n'a qu'une jambe. Avis aux amateurs.

* * *

Dimanche prochain 9 novembre, aura lieu la bénédiction solennelle du nouveau couvent construit par nos excellentes religieuses des Cinq-Plaies de Notre Sauveur. Cette bénédiction sera donnée par Mgr Béliveau, spécialement attendu pour cette occasion. Je ne doute pas que Sa Grandeur, qui dans un passé assez lointain, eut pour champ d'activité notre humble paroisse, éprouve une douce satisfaction à constater le progrès matériel aussi bien que moral de la paroisse; mais n'anticipons pas.

* * *

Progrès matériel, progrès moral

Puisque j'y suis, un mot. Je crois que, sans être précisément riche, notre paroisse n'est point précisément pauvre. Sans doute, pas plus que d'autres localités nous ne sommes pas à l'abri de l'épreuve ou de l'adversité. Mais de quoi pourrait-on nous plaindre Ce n'est pas je l'espère de la nature du sol, car sa fécondité reconnue est à l'abri de toute critique. Seules nos méthodes de culture employées sont plus ou moins sujettes, exposées à cette critique.

Progrès matériel.—Jetons un coup d'oeil rétrospectif. Peu de contrées se sont développées d'une manière plus rapide et plus consolante, si l'on veut bien faire entrer en ligne de compte les obstacles dus à la nature du sol fortement boisé, qui ne se rencontrent plus aujourd'hui qu'à l'état de bosquets. De toutes parts s'élèvent de gracieuses et confortables demeures, les dépendances sont à l'avenant. Cet état de choses très prospère aurait pu durer et se continuer, mais...

Progrès moral.—Ne devons-nous pas à la généreuse coopérative de toute la paroisse, l'agréable bonheur de prier dans un temple vraiment digne de ce nom? Et n'a-t-on pas vu tout dernièrement, dans un même mouvement de générosité, contribuer malgré l'état affreux des chemins, ou les travaux du moment à la grande oeuvre dont peuvent se glorifier nos religieuses.

Lorrain.

TRANSCONA

Nous avons à déplorer la mort d'un des nôtres, dans la personne aimable de monsieur François-Xavier Jos. Bérubé, décédé subitement jeudi après-midi, dans sa demeure, sur la rue Harvard.

Il laisse pour le pleurer, sa jeune épouse et une fille, encore au berceau. Sa dépouille mortelle repose dans le cimetière de Saint-Boniface.

Nos condoléances à Mme Bérubé. Requiescat in Pace.

* * *

Dimanche le 9 novembre, il y eut réunion des paroissiens afin d'élire les syndics pour l'année 1914. Les trois anciens syndics furent élus à l'unanimité: MM. Ernest Asselin, Adélard Paul et Théodore Blaquère.

* * *

Dimanche après-midi sur convocation spéciale du conseil du Cercle de l'Assomption, il y eut une assemblée générale de tous les membres de l'Association. Maintes motions furent faites, en partie adoptées, en partie rejetées.

Entre autres celle-ci fut longuement discutée: "Vaudrait-il mieux organiser des parties de cartes, ou soirées récréatives payantes, que de continuer à payer la contribution mensuelle? —Tous votèrent unanimement enfin, que les "parties de cartes" seraient préférables.

Un comité fut nommé pour l'organisation de ces soirées, qui commenceront jeudi soir, le 13 novembre. Les membres furent très enthousiastes, et promirent par leur bienveillant accueil de la motion des "parties de cartes" d'en faire un véritable succès.

* * *

Mariages. Mardi 11 novembre M. Charles Grégoire, de cette paroisse, conduisait à l'autel Melle A. LaGimodière, de Saint-Boniface. Tandis que sa soeur Melle Aurore Grégoire, changeait de nom à la même messe; elle prend pour époux M. Alphonse Leblanc.

Nos souhaits debonheur aux nouveaux mariés.

BRUXELLES

Programme de la soirée du 16 novembre, organisée par le Cercle Catholique et la fanfare l'*Union* en l'honneur du R. M. Heynen, curé, au profit de l'église Saint-Gérard.

I—Adresse au Rév. Curé par L. Hacault.

Brabançonne—O Canada. Fanfare.

II—La Solidarité, comédie en un acte.

Fanfare.

III—*Le Cochon d'or*, comédie, 1 acte.

IV—Chants flamands, par M. Rodts, secrétaire du Club Belge de Saint-Boniface.

Fanfare.

V—*Les cris des métiers* de Belgique—Chants populaires. L. Hacault.

VI—Comédie.

VII—Vente de charité.

Souper de 7 à 8 heures.

LA PAPAUTE ET LES PUISSANCES

Nous avons fait connaître à nos lecteurs l'article de la "Revue Hebdomadaire" où M. Hanotaux, ancien ministre des affaires étrangères de France, montrait quel tort avait fait aux intérêts français en Orient la rupture avec Rome et énonçait d'autres raisons encore qui amèneraient tôt ou tard la république à reprendre les relations avec le saint-siège.

A l'idée de cette éventualité, la "Lanterne", l'organe radical, s'indigne et elle exprime son indignation sous cette aimable forme: "La république s'humilierait à traiter avec le chef des sorciers."

L'historien Louis Madelin lui répond tranquillement et courtoisement dans la "République française":

"La "Lanterne" me démontrerait d'une façon fulgurante que le pape Pie X pratique la sorcellerie, que telle chose ne changerait point mon sentiment—ni la réalité des choses. Le pape n'est pas seulement le grand prêtre du catholicisme, il est le grand chef de ce qu'on appelle la catholicité.

"Qu'est-ce à dire? Ceci: que, depuis des siècles, le catholicisme est mêlé à une foule d'intérêts d'ordre temporel, politique et international,—ce qui peut désespérer la "Lanterne", mais ce que personne ne peut nier; qu'enfermé dans son palais romain, sans armée, sans flotte et sans finances d'Etat, le chef du catholicisme a, de par le monde, une influence devant laquelle ont dû s'incliner les plus grands hommes d'Etat et avec laquelle ils ont dû composer, soit pour les facilités de leur gouvernement intérieur, soit pour les avantages de leur action internationale; et que la preuve en est précisément, dans l'existence de ce corps diplomatique accrédité près du saint-siège par des Etats où aucun Concordat ne règle les relations, par des souverains "acatholiques", suivant l'expression même de Rome, princes "hérétiques et schismatiques" que nul ne croit disposés à aller à Canossa.

"La "Lanterne", quand elle parle de son sorcier et même "l'Homme libre" quand il parle du "prêtre étranger", n'ont rien inventé. Sans remonter plus haut (et on le pourrait) la tribune des assemblées révolutionnaires et la presse, entre 1792 et 1799, ont retenti des mêmes outrages; mais lorsqu'il a fallu pacifier la France divisée d'une part et, d'autre part, achever de faire accepter le régime de la Révolution à l'Europe, c'est à la porte de Rome qu'on est allé frapper.

"N'avons-nous pas vu, au surplus, de notre temps, Bismarck, malgré des serments imprécatoires, non seulement reprendre le chemin de Rome, mais porter, au pied du trône de Pierre, sa querelle avec l'Espagne...

"...La papauté a-t-elle déchu depuis que Bismarck s'inclinait devant elle? Je ne le crois pas. On a vu, dans ces dernières années, un Gladstone chercher à Rome la solution de problèmes purement politiques, un Roosevelt y députer un Taft pour y faire régler des problèmes d'ordre colonial et un Guillaume II y venir lui-même liquider des questions épineuses qui se posaient, devant son inquiète sollicitude, de Strasbourg à Jérusalem."

UNE SURVIVANTE DE 1812

Elle vit les soldats de Napoléon revenant de Russie

Il existe encore en Allemagne une vieille femme qui fut témoin des événements de 1812 et qui en a conservé le souvenir le plus précis.

Le professeur Paul Holzhausen, de Bonn, a découvert cette modeste survivante d'une période héroïque, dont il a conservé le culte, dans un petit village de Posnanie, où elle exerce encore aujourd'hui la profession de gardeuse d'oies. Hedwige Stavne est née à Pleschen le 15 octobre 1794. Elle est donc entrée ces jours-ci dans sa cent vingtième année.

L'érudit président de la Société napoléonienne allemande raconte, dans la "Gazette de Francfort", comment, grâce au concours d'un prêtre polonais, M. Lukowski, qui exerce son ministère à Dorimovo, dans le cercle de Meseritz, où se trouve actuellement Mme Stavne, il a pu obtenir des renseignements précis sur la vieille "babusia" (grand'mère), qui était déjà une fille de dix-huit ans quand les Français, revenant de Russie, passèrent par son village.

"Les uniformes bleus et rouges sont restés gravés dans sa mémoire, écrit M. Holzhausen. Songez que c'étaient ceux de la Grande-Armée! En entendant parler la petite vieille, on se sent transporté en pleine épopée. Nous pensions revoir au milieu de nous la "grand'mère" des "Souvenirs du peuple", de Béranger. Mme Stavne se rappelle parfaitement la bonne tenue des soldats. "Ils étaient très convenables, dit-elle, mais les gaillards ne voulaient pas manger du pain noir!"

Par contre, l'arrivée des cosaques lui a laissé le plus mauvais souvenir. Ils enlevèrent tout le bétail de la région, et le père Stavne alla se cacher dans les bois avec ses deux chevaux pour échapper à leurs pillages.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

* * *

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

—Pas le moins du monde. En tout cas, il ne m'a pas abandonné, puisqu'il est là en arrière à deux pas.

—Je serais charmé de le voir; je jugerai bien si c'est un véritable Iroquois."

Le chasseur entra dans le sentier, laissant Heyward en présence des deux sauvages impassibles. Ayant rencontré d'abord le musicien, il passa outre rapidement, après un coup d'oeil jeté au poulain de Miriam; tout à coup il se trouva en face des jeune filles, qui attendaient, fort inquiètes, le résultat de la conférence sans avoir osé se montrer; il ne s'arrêta point, et, faisant encore quelques pas, il aperçut enfin le coureur indien, qui se tenait le dos appuyé contre un arbre. Celui-ci soutint avec calme les regards pénétrants du chasseur; mais son air était si sombre et si sauvage, que la conviction du batteur d'estrade fut vite faite. Il revint alors vers le major Heyward; en passant près des deux soeurs, il eut pour elles un sourire bienveillant: il s'arrêta un instant devant le maître de psalmodie, paraissant se demander quel pouvait bien être ce singulier personnage; puis, ayant rejoint le jeune officier:

"Un Mingo est un Mingo, dit-il en secouant la tête, rien ne saurait le changer. Si vous étiez seul, je vous conduirais en une heure au fort Edouard; mais avec ces dames, c'est impossible.

—Pourquoi? Elles sont fatiguées, mais elles ne manquent ni de force ni de résolution.

—Imposible! Ce Mohawk bâtard sait bien qu'il y a des Iroquois cachés dans la forêt, et je ne voudrais pour rien au monde faire route avec lui la nuit venue."

Heyward se pencha sur sa selle et dit rapidement à l'oreille du chasseur:

"Je pense comme vous, c'est pourquoi je n'ai pas voulu le suivre plus longtemps; mais je me suis bien gardé de laisser paraître mes soupçons, pour ne pas effrayer mes compagnes.

—Il m'a suffi de le voir pour le juger; il est adossé à cet érable dont vous apercevez d'ici les branches hautes: sa jambe droite est avancée sur la même ligne que le tronc; voulez-vous que je lui envoie d'ici, entre le pied et le genou, une balle qui le guérisse de la fantaisie de courir les bois pendant un mois? Si je retourne vers lui, le coquin se méfiera et prendra la fuite.

—N'en faites rien; je n'ai pas la preuve de sa trahison.

—En traitant un Iroquois comme un traître, on ne risque jamais de se tromper, dit le chasseur en levant son long fusil.

—Arrêtez! cria Heyward; trouvons un autre moyen d'empêcher ce coquin de nous nuire."

Le chaseur, obéissant au major, eut à voix basse un entretien animé avec ses deux compagnons; il leur montrait l'érable, et paraissait leur décrire la situation qu'occupait le Mingo. Le plan formé, ils se séparèrent, pénétrèrent dans le bois, chacun de son côté, marchant avec tant de précaution, qu'il était impossible d'entendre le bruit deu leurs pas.

"Allez maintenant le rejoindre, dit le chaseur à Heyward, occupez-le; les deux Mohicans s'empareront de lui sans lui gâter la peau.

—Je m'en emparerais bien moi-même, dit Heyward avec fierté.

—A cheval? dans les broussailles?

—Je mettrai pied à terre.

—Sortez seulement un pied de l'étriez, vous verrez, maintenant que ses soupçons sont éveillés, s'il ne prendra pas la fuite comme un daim effrayé. Allez, amusez ce coquin, et qu'il n'imagine pas un instant que vous le soupçonnez."

Ce rôle n'allait guère au courage et à la franchise du major, mais il pensait au salut des deux dames qui lui étaient confiées; il se résigna, malgré toutes ses répugnances. La nuit approchait, il fallait se décider vite; il quitta le chasseur. En passant auprès de ses compagnes, voulant les rassurer, il leur dit qu'il s'agissait uniquement d'une consultation sur la route à suivre, et s'avança jusqu'au pied de l'arbre contre lequel le coureur se tenait toujours appuyé.

"Vous voyez, Magua, dit-il d'un air de confiance, que la nuit approche; nous marchons depuis ce matin, et il paraît que nous sommes ici aussi loin du fort William-Henry qu'au sortir du camp de Webb au lever du soleil. Vous vous êtes trompé de route, et je n'ai pas été plus heureux que vous. Heureusement le chasseur que je viens de rencontrer connaît tous les sentiers de la forêt, et il m'offre de me trouver un gîte qui nous abritera jusqu'au point du jour.

—Est-il seul? dit Magua fixant sur le major ses yeux étincelants.

—Seul? Que voulez-vous dire? reprit le jeune homme, qui ne savait point mentir; il n'est pas seul, puisqu'il est avec nous.

—En ce cas, le Renard-Subtil n'a plus qu'à partir, dit le coureur en relevant sans précipitation une petite valise qu'il avait à ses pieds; que les visages pâles se fient à ceux de leur couleur.

—Partir? Qui appelez-vous le Renard-Subtil?

—C'est le nom que les pères canadiens ont donné à Magua.

—Et que dira le commandant de Wiliam-Henry quand il saura que vous avez abandonné ses filles après avoir promis de leur servir le guide jusqu'au fort?

—La tête grise a le bras long et la main forte; mais Magua ne redoutera ni l'un ni l'autre quand il sera au fond des bois.

—Allons, Magua, ne sommes-nous pas amis? Ne nous fâchons pas. Munro vous a promis une récompense, je vous promets de me montrer aussi généreux que lui quand nous serons au terme de notre voyage. Reposez-vous, mangez et nous repartirons ensuite."

L'Indien parut convaincu; il s'assit nonchalamment, ouvrit sa valise et se mit à manger, non sans avoir jeté un regard inquiet autour de lui. Tout à coup sa main tomba sur sa cuisse, et ses oreilles mêmes parurent se dresser; tout son extérieur annonça l'attention la plus vive. Heyward, qui surveillait tous ses mouvements, dégagea doucement son pied de l'étrier et avança sa main pour saisir un de ses pistolets d'arçon. Mais l'Indien, si préoccupé qu'il fût, ne perdait de vue aucun des gestes de son interlocuteur; il se leva doucement et sans bruit, ne paraissant point encore prendre l'alarme. Heyward était descendu de cheval, et pour détourner son attention continuait à lui dire:

"Le Renard-Subtil ne mange pas, peut-être sa nourriture est-elle mal préparée. Veut-il permettre que je m'en assure?"

Magua le laisa toucher à sa valise; mais, quand il sentit la main du major remonter le long de son bras, il le renversa violemment d'un coup dans la poitrine, sauta par-dessus son corps, et en trois bonds disparut dans les profondeurs de la forêt, en poussant un grand cri.

IV

A ce moment même Chingachgook arrivait dans la clairière; il s'élança à la poursuite du fuyard. On entendit alors un appel jeté par Uncas, qui venait à son tour d'apercevoir le Mingo; un éclair rapide brilla dans l'obscurité: le chasseur venait de tirer un coup de fusil.

Heyward, sorti de sa stupeur, comprit la nécessité d'arrêter le fugitif, qui ne manquerait pas de les trahir; il se mit aussitôt à sa poursuite, mais il n'avait pas fait trois cents pas qu'il se trouva en face de ses nouveaux alliés, qui avaient déjà senti l'inutilité de leurs efforts et renonçaient à l'entreprise.

"Pourquoi se décourager si vite? leur cria Heyward; nous ne sommes plus en sûreté s'il reste en liberté, et nous sommes quatre contre un.

—Je l'ai aperçu un instant, disait le chasseur, se glissant dans les broussailles comme un serpent noir; j'ai laché mon coup à tout hasard, et je n'ai pas réussi; j'ai dû le toucher pourtant, car voici du sang sur les feuilles de ce sumac.

—Raison de plus pour le poursuivre, répétait Heyward, qui comprenait maintenant que ses hésitations avaient sauvé Magua; il est blessé, il est peut-être tombé à quelques pas.

—N'en croyez rien, une égratignure à sa peau a plutôt produit sur lui le même effet qeu l'éperon produit sur le cheval; il court plus vite, voilà tout."

Et comme le major insistait encore, le batteur d'estrade lui dit, sur un ton qui ne souffrait point de réplique:

"Etes-vous donc las de vivre? J'ai eu tort de me servir d'une arme à feu, j'ai agi inconsidérément, et nous ne tarderons pas sans doute à être attaqués. Allons, mes amis, il faut décamper au plus vite et donner le change à ce Mingo, si nous ne voulons pas que nos chevelures sèchent demain en plein air et en face du camp de Montcalm.

—Quel parti prendre? s'écria le malheureux jeune homme, qui ne redoutait rien pour lui, mais qui, en présence de l'affreuse réalité, se mit à trembler pour ses compagnes, songeant à leur jeunesse, à leur beauté, au chagrin de leur vieux père. Quel parti prendre? Pour l'amour du Ciel, ne m'abandonnez pas; défendez, je vous en prie, ces malheureuses femmes, et fixez vous-même le prix qu'il vous plaira de mettre à vos services."

Le vieux chasseur tint conseil avec les deux Indiens; Heyward n'entendait point leur langage; ils discutèrent longtemps, vivement même. S'étant approché, l'officier du roi remarqua qu'Uncas parlait avec plus de chaleur, paraissant répondre aux obejections que soulevait son père, plus prudent; il voulut intervenir, mais le chasseur, faisantu n geste qui annonçait que leurs projets étaient définitivement arrêtés, prit la parole en anglais et dit en manière de conclusion:

"Uncas a raison. Il est impossible d'abandonner ainsi deux pauvres femmes, quand même nous devrions, en les sauvant, divulguer le secret de la cachette qui nous sert de refuge. Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le major, nous n'avons pas un instant à perdre, armez-vous de résolution. Voulez-vous...

—Ne doutez pas de mes sentiments, et j'ai déjà offert...

—Offrez vos prières à Dieu, mais gardez-vous de nous offrir de l'argent. Nous ne vivrons peut-être pas assez longtemps, vous pour tenir vos promesses, nous pour en profiter. Ces deux braves Mohicans et moi nous ferons pour sauver les deux jeunes filles, sans

(*A suivre.*)

LES SECRETS DE L'HISTOIRE

Le mariage de Mme Fitzherbert et Georges IV.—Comment le roi l'épousa et l'abandonna lors de son ascension au trône d'Angleterre.

Une catholique fervente épousant, en légitime mariage reconnu par l'Eglise, un prince de Galles protestant, appelé à être Georges IV d'Angleterre, et cela à une époque où aucune liberté n'était encore concédée aux catholiques dans le Royaume-Uni, quel roman en apparence! C'est pourtant une page d'histoire et des plus captivantes, mais dont le mystère ne fut pleinement révélé qu'en ces dernières années (1)

Vrai "prince charmant", à l'heure où il atteignit sa majorité, le futur Georges IV joignait aux avantages physiques une facilité surprenante qui lui permettait de s'intéresser à tout, de parler de tout avec élégance: art, musique, littérature: en parfait Anglais, il y ajoutait le goût des exercices physiques: "Cavalier intrépide, bon tireur, habile à l'escrime, il savait aussi à l'occasion se servir de ses poings." Cet ensemble de qualités lui ménagea longtemps une popularité qui, par contre, excita sans répit la jalousie et la vengeance de son père "froid, raide, antipathique".

Tenu longtemps à l'étroit et comme prisonnier dans le palais, le prince de Galles profita de sa majorité pour se lancer dans les dépenses folles et les aventures galantes qui furent deux grandes plaies de sa vie. Joignez-y un grave défaut, particulièrement chez un chef, et qu'il avouait lui-même avec ingénuosité: "Vous le savez, je ne dis pas toujours la vérité, non plus que mes frères; la reine nous a enseigné de bonne heure à user d'équivoque." Ce caractère d'insincérité trahit chez le prince la présence d'un égoïsme effréné aux caprices duquel tout sera sacrifié.

Rien ne lui coûtera pour conquérir la jeune Mme Fitzherbert, veuve déjà pour la seconde fois: feintes romanesques, démarches humiliées, supplications. Mais là n'était pas la plus grande difficulté. L'obstacle vrai se trouvait dans la foi catholique de Mme Fitzherbert. Fox le disait au prince: toute union contractée avec un membre de l'Eglise catholique écarte le contractant de la succession au trône: "Votre Altesse le sait aussi bien que moi ce mariage ne peut pas être légal. Il est destiné à devenir un jour ou l'autre une source de grand embarras pour Votre Altesse, pour Mme Fitzherbert, pour le pays surtout, lorsqu'il s'agira de savoir si le prince de Galles est ou n'est pas marié.... S'il naît des enfants de cette union, la situation sera plus grave encore."

Le mariage n'en eut pas moins lieu et dans des conditions où il fut reconnu légitime par Rome; nous en avons pour garant la réponse donnée par les autorités ecclésiastiques en 1800. Telle était, du reste, la ferveur catholique de Mme Fitzherbert qu'elle n'eût pas accepté une union irrégulière; et durant les longues années passées avec le prince de Galles, jamais elle ne négligea rien de ses pratiques religieuses. Jamais non plus cette question n'éveilla le moindre dissentiment entre le prince et sa femme; l'influence de Mme Fitzherbert eut bien plutôt pour résultat d'exciter la sympathie de son mari en faveur du catholicisme.

Que si, devenu roi et séparé de la femme qu'il avait aimée, Georges IV s'opposa, avec tant d'acrimonie, puis ne donna sa signature qu'avec une mauvaise grâce insigne à la loi de liberté en faveur des catholiques anglais, il faut l'attribuer à l'égoïsme dont nous avons parlé, et à l'âpre désir de reconquérir, par tous les moyens, une popularité totalement ruinée.

La malignité protestante et l'intrigue politique cherchèrent à déshonorer celle que le prince de Galles avait unie si étroitement à sa vie. Et c'était, par contre, un spectacle bien suggestif que de voir une notable partie de l'aristocratie anglaise protestante honorer de ses hommages, de son admiration, une catholique notoire unie, contrairement au statut protestant, à l'héritier direct du trône. Tel était le caractère de Mme Fitzherbert, qu'elle ne froissa jamais une susceptibilité, n'aigrit aucune situation. A Brighton, où le prince de Galles passa près d'elle de si beaux et paisibles jours, elle était acclamée, louée aussi bien par les protestants que par les catholiques, tant sa charité était large et sa bonne grâce parfaite!

Ses joies les meilleures s'épanouissaient là, dans le bien répandu, le conseil donné, l'amitié témoignée. Au fait, pourquoi avait-elle enfin cédé aux pressantes sollicitations du prince, après une fuite à l'étranger qui dura plus d'un an? Etait-ce ambition, soif d'honneurs? Hélas! Sans pénétrer à l'avance tout le mystère de ses souffrances, elle devait bien prévoir que sa situation fausse lui ménagerait bien des larmes! Pourquoi, après une première séparation—suivie de la triste et éphémère union du prince avec Caroline de Brunswick—consentit-elle à reprendre la vie commune? "Elle n'avait rien à gagner au point de vue mondain à cette reprise de la vie commune, elle sacrifiait sa tranquillité, jusqu'à un certain point sa dignité; elle s'exposait aux interprétations les plus malveillantes, à tous les embarras d'une situation équivoque... Seule une pitié attendrie pour le prince, si adroit à se poser en victime, avait eu raison de ces obstacles." Par ailleurs, elle était l'épouse légitime; elle n'avait repris les relations habituelles "qu'avec l'assentiment de l'autorité la plus élevée, convaincue de la légitimité de ses titres". L'abbé Nassau avait rapporté de Rome le Bref papal. "Le Souverain Pontife avait étudié le cas de Maria Fitzherbert, il déclarait qu'elle était bien, selon la loi de l'Eglise, la femme du prince, libre par conséquent de reprendre la vie conjugale avec lui, s'il était sincère dans son repentir et dans ses résolutions."

Ce jugement avait été sollicité pour tranquiliser l'âme de Maria Fitzherbert, mais il devait rester secret: "Pour rien au monde le prince n'aurait voulu avouer une connivence quelconque dans une démarche auprès du Saint-Siège. Il savait qu'il eût exaspéré ainsi tout le protestantisme anglais."

Huit années de bonheur suivirent la réconciliation, mais les longues fidélités pesaient au prince volage, puis une recrudescence de maladie chez Georges III nécessita l'institution d'une régence attribuée à l'héritier. Ses ennemis s'apprêtaient à exploiter mieux que jamais la question délicate de son mariage. Cette fois, la séparation de Mme Fitzherbert et du prince fut définitive. Le beau rôle resta à la femme qui s'était dévouée, en toute conscience et dignité, et qui, meurtrie dans son honneur et sa réputation, n'usa pas des témoignages irrécusables qu'elle possédait pour se justifier, en créant une situation difficile à celui qui, deux fois, l'avait abandonnée.

Tristes années que celles du régent, plus tristes encore quand il fut devenu Georges IV! Le scandale du procès de la reine Caroline, l'intimité du roi avec lady Coningham, "la surintendante", la dépression physique qui s'accentuait chez un homme "goutteux, hydropique, frappé de cécité intermittente", et la ruine de toute sympathie dans le peuple qui jadis l'aimait tant, toutes ces causes hâtèrent la fin de Georges IV, qui s'éteignit, le 25 juin 1830, sans avoir revu Mme Fitzherbert.

Celle-ci lui survécut sept ans, dans une calme et pieuse vieillesse. Le lundi 17 mars 1837, à Brighton, vers le soir, comme la marée commençait à descendre et que la mer s'obscurcissait, "le doigt de Dieu se posa sur elle, elle s'endormit".

La paix de la mort s'étendit sur une existence qui, droite et pure devant Dieu, avait subi tous les assauts du monde et emportait presque avec elle son secret; car il fallut soixante-dix ans pour arriver enfin à publier sa justification. Les principaux documents avaient été déposés par elle, en 1833, à la banque Coutts, mais ni lord Stourton ni Charles Langdale, son frère, n'obtinrent l'autorisation de les consulter. Il fallut attendre le règne d'Edouard VII pour jouir de cette faculté, et justifier, pièces en main, la conduite de celle qui fut la femme légitime du prince de Galles, une parfaite catholique et une grande femme de bien.

A. Dossat.

(1) *Mariage de prince. Mme Fitzherbert et Georges IV, roi d'Angleterre* (1756-1837), par W.-H. Wilkins. Texte français, par Monjoux-Capillery. In-8o illustré de 7 planches hors texte, 5 francs. Librairie Perrin, Paris.

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates.

L'esprit est toujours la dupe du coeur.

C'est une espèce de coquetterie de faire remarquer qu'on n'en fait jamais.

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise.

AU COLLEGE

Question du jour. Quand aurons-nous notre patinoir? Cette semaine, la semaine prochaine, à la fin du mois? C'est la question du jour. Les imberbes, s'appuyant sur leur expérience, prédisent le commencement de l'hiver pour cette semaine. Les amateurs de ballon et... de banquets essayent d'imposer silence à ces jouvenceaux qui posent en prophètes. Les parties de ballon ne sont pas terminées. Si l'hiver nous tombe maintenant, adieu le banquet pour nous. Taisez-vous donc!"

Les vieilles moustaches esquissent un sourire et réparent l'enceinte du patinoir. C'est vraiment beau de voir l'entrain de nos officiers et directeurs des jeux mettent à l'ouvrage. Les uns aiguisent les piquets pour aiguiser leur appétit, tout en faisant usage d'un autre appéritif qu'ils croient aussi efficace. Les autres se servent du marteau, autant pour se réchauffer les doigts que pour enfoncer les clous. D'autres enfin, peu nombreux, se contentent d'avoir le "compas dans l'oeil."

Si la bordure du patinoir est bien faite, le devra-t-on aux efforts de ces derniers?

* * *

Que sont-ils devenus? Oh! Oh! les braves (?) Amateurs! Où êtes-vous? Que faites-vous? Un certain soir vous dansiez un "pow-wow" d'allégresse endiablée qui faillit émouvoir le sismographe. Quelques jours plus tard, vous receviez une dégelée qui vous cuit encore, semble-t-il. Car, vous, les terribles mangeurs de "cadets pacifiques et distingués", comme disait l'écrivain *des intéressés*; vous, les formidables "scalpeurs"; vous êtes pris d'une telle réserve que vous n'osez même plus combattre chez vous, c'est-à-dire dans votre réserve!

Moi, écrivain philosophe je n'aurais jamais cru qu'il y avait si(x) petits) coeurs dans si(x Gros Ventres.

* * *

Profession pompeuse ou "pompière"? Dire qu'il ne voulait pas du tout être souffleur et qu'à présent il en fait une profession! Car souffleur de bicyclette ou d'autre chose, c'est toujours bien souffleur quand même! Dans ce bas monde, on finit bien toujours par prendre la vocation qu'on appréhendait!

Vous tous qui avez des pompes à prêter, à louer et même à donner, adressez-vous à Goyau: il en a besoin; il est devenu souffleur, pompeux ou pompier, comme vous voudrez, depuis l' "Halloween". Ce jour-là, il a commencé à monopoliser les pompes du Collège.

* * *

Phénomène. La terre nous paraît plate quoique ronde, parce que notre vue est bornée. Ainsi pour les farces. Quelquefois, on les fait réellement rondes, et *il* les trouve plates. Conclusion?

* * *

Règle et conclusion. Une joute de balle au panier se compose de deux périodes séparées par un repos, et le nombre total de points obtenus après ces deux périodes attribue à l'un la victoire, à l'autre la défaite. Or, le soir du 19 octobre, il y eut une partie de balle au panier qui se composa de deux périodes séparées par un repos, et le nombre total de points obtenus après ces deux périodes était: Amateurs, 5, Cadets, 10.

Donc... les Amateurs étaient vainqueurs, conclut logiquement (?) *un des intéressés*. Courage! Amateurs. Grâce à cette nouvelle arithmétique, vous allez battre juniors, intermédiaires, seniors, finalement "tout le monde et son père" et vous passerez à la postérité.

* * *

Il a perdu son rire! C'est curieux! depuis qu'il a une moustache on ne le voit plus rire.—Dame! il rit peut-être encore, mais *dans sa barbe*. Pauvre Szkwarok!

* * *

Un coup pendable. Le condisciple M. Surpris, ce créateur de mauvais plans, s'entretenait avec son bizarre compagnon, M. Surprenant, des mauvais tours qu'on pourrait bien jouer au premier dortoir, le soir d' "Halloween". Son esprit toujours fécond en mauvaises instigations avait trouvé un coup pendable à exécuter: le surveillant devait passer un vilain qu'art-d'heure, et il demandait main-forte à Surprenant. Mais celui-ci ne trouvant pas le tour assez surprenant, je suppose, refusa et dit avec solennité ces paroles à son compagnon Surpris: "Mon cher ami, sais-tu le meilleur tour à jouer à un surveillant, le soir d' "Halloween"?—Non: quoi donc?—C'est de ne lui en jouer aucun!" M. Surpris étonné, approuva tout de même son compagnon Surprenant et lui promit de rester tranquille, chose assez rare en pareille circonstance!

Et le tour fut joué! Quel fut le résultat?... Très surprenant: le surveillant regarda dormir des bons garçons toute la nuit!

Et M. Surprenant fut *surpris* de voir M. Surpis si *surprenant!*

* * *

Maladie. Notre ami Georges Laflèche est à l'hôpital; nous lui souhaitons une prompte guérison!

Améliorations. On est à refaire le rempart du patinoir. Tout le monde est à l'oeuvre, Hein! on se relève depuis que Célestin Champagne est au pouvoir!

AU CERCLE PROVENCHER

Le Cercle Provencher poursuit sans relâche son travail et les réunions se suivent avec une régularité parfaite. Après la lecture du rapport, à la dernière séance, dimanche soir, le P. Directeur communiquait au comité du Parler Français toute une série d'expressions canadiennes trouvées dans Bordeaux, l'écrivain savoyard si connu. Ce qui montre bien une fois de plus que la langue que nous parlons est véritablement française en dépit de ce que peuvent en dire les journalistes ignorants du *Free Press*.

La conférence donnée par Joseph Bellavance, élève de philosophie, fut des plus pratiques et des plus intéressantes. "Les livres et les jeunes gens", tel fut le sujet traité. L'influence des bonnes et des mauvaises lectures, le bien et le mal qu'elles peuvent faire, ce qu'on peut lire, ce qu'on doit proscrire, des conseils précieux enfin pour tenir une sage direction dans ses lectures, autant de points que le camarade Bellavance sut très bien exposer.

Dans la discussion, l'on prouva clair comme bon jour que tout homme qui se respecte ne doit jamais mettre les pieds dans une mauvaise librairie. La loi civile ne semble pas nous protéger suffisamment contre les marchands de mauvais livres. L'on conclut donc qu'il fallait boycotter de toute manière ces êtres immoraux, parce que leurs boutiques sont pires que des sentines et des mauvais lieux.

TRIBUNE LIBRE

Fannystelle, 17 octobre 1913.
Monsieur le rédacteur de
La Liberté.

Quelle pierre avez-vous jetée dans cette mare à grenouilles judéo-maçonniques du *Free Press* pour y avoir soulevé une aussi furieuse tempête? Quels croassements! Quel sifflements! Quels hurlements! Cela me rappelle tout à fait le beau temps de la fameuse affaire Dreyfus en France. Oser parler de crime rituel juif et citer deux exemples *prouvés*, en dehors de celui qui se juge à Kiev, et cela "made directly to the most ignorant and to the most blindly prejudiced portion of the population." Quel crime! Et comme ce beau concert d'imprécations prouve bien que vous avez touché une corde sensible. C'est aussi très flatteur pour vos lecteurs, n'est-ce pas? Ne pourrait-on pas les renvoyer à l'école, ces prétendus intellectuels, ces savants, ces êtres supérieurs du *Free Press*, pour y apprendre que l'histoire du monde ne se concentre pas seulement dans celle de l'Ontario et du Manitoba; où il se passe de si drôles de choses, qui sont loin de prouver la perfection des institutions de politique intérieure, ni la haute valeur morale et intellectuelle de ceux qui les ont créés. A toute cette gent si bien emplumée d'hypocrisies, de mensonges et de calomnies, ne pourrait-on pas aussi, lui mettre le nez, non pas dans deux, mais dans des centaines de cas écrits dans les archives de tous les peuples chrétiens, qui prouvent comme 1 et 1 font 2, que le crime rituel de certains Juifs cabalistes, a existé de tous temps et existe encore de nos jours. Tous ces lâcheurs de bottes juives (pour ne pas dire d'autre chose), qui sont à plat ventre devant le veau d'or, qu'Israël a replacé sur son piedestal, ont peu de pitié pour les innocentes victimes; ils n'ont rien à toucher de leur côté. Mais si, par hasard, un de leurs maîtres, à juste titre est fouillé quelque part, oh! alors, c'est lui qui devient le martyre. Et, comme vous le dites fort bien, toute la machine est mise en branle pour convaincre le monde qu'il se trouve en présence d'un nouveau cas de tyrannie.

Il m'importe peu de savoir si le gouvernement russe a ou n'a pas toutes les perfections; mais il y a une chose bien certaine, c'est que lui, au moins, il a le coeur de défendre ses nationaux et cherche, autant qu'il est possible, à les préserver de la lèpre envahissante, démoralisante et corruptrice des Juifs et des francs-maçons, qui au nom du progrès, de la liberté, de l'égalité, de la fraternité conduisent les peuples, dont ils sont devenus les chefs, au plus honteux des esclavages.

Un vieux Français de France.

LE CRIME D'HENRI ZEPEDA

Reconnu fou, il sera mis, pense-t-on, en liberté

Mexico, 8.—Henri Zepeda, proche parent du président Huerta et ancien gouverneur du district fédéral, a été examiné par les médecins aliénistes, qui l'ont reconnu irresponsable.

Le 27 mars dernier, il avait pénétré dans la prison de Belem et tué le major Gabriel Hernandez, commandant de gendarmerie sous la présidence de Madero.

Zepeda, à la tête de quelques gendarmes à cheval, pénétra dans la prison où Hernandez était détenu comme prisonnier politique, donna l'ordre de le faire sortir et le fit cribler de balles par les hommes qu'il commandait.

Ayant fait construire un bûcher dans la cour de la prison, il y fit placer le corps de Hernandez et le fit brûler.

Zepeda, pense-t-on, sera mis en liberté, en raison du rapport fait par les docteurs aliénistes, à la demande du juge.

Les docteurs l'avaient examiné une première fois, il y a un mois, sans résultat; c'est pourquoi la cour vient d'ordonner un second examen médical.

Zepeda, croit-on, était ivre ou avait absorbé des préparations pharmaceutiques excitantes quand il commit son crime.

CYNISME D'UN JUIF

L'*Action Sociale* a publié samedi dernier la note suivante de son correspondant spécial de Montréal:

Un regrattier juif ayant eu le cynisme d'exhiber, hier, dans une vitrine de sa bicoque une statue de Saint Joseph dans un vase de nuit, un groupe d'étudiants a envahi ce matin l'établissement et a ordonné à l'employé d'enlever immédiatement la statue de la vitrine.

Ils ont fait savoir en même temps à l'employé que si l'insulte se renouvelait, l'établissement serait simplement saccagé.

L'employé s'est immédiatement rendu au désir des étudiants et a promis que pareille chose ne se renouvellerait pas.

L' AGE DES NOCES

On diffère parfois d'avis sur l'âge des noces de diamant. Les Anglais les fixent à la soixantième année du mariage. Si on les retardait jusqu'à la soixante-quinzième, comme le veulent quelques-uns, les centenaires seuls auraient chance de les célébrer.

Voici, du reste, la liste des diverses noces commémoratives, telles qu'on les nomme chez nos cordiaux voisins:

Noces de coton, 1er anniversaire.
Noces de papier, 2e anniversaire.
Noces de cuir, 3e anniversaire.
Noces de bois, 5e anniversaire.
Noces de laine, 7e anniversaire.
Noces d'étain, 10e anniversaire.
Noces de soie, 12e anniversaire.
Noces de cristall, 15e anniversaire.
Noces de porcelaine, 20e anniversaire.
Noces d'argent, 25e anniversaire.
Noces de perle, 30e anniversaire.
Noces de rubis, 40e anniversaire.
Noces d'or, 50e anniversaire.
Noces de diamant, 60e anniversaire.

Au renchérissement de la perle, c'est les noces de perles qui devraient être les plus rares.

Tel homme est ingrat qui est moins coupable de son ingratitude que celui qui lui a fait du bien.

Chacun dit du bien de son coeur, et personne n'en ose dire de son esprit.

ILS S'ATTAQUENT A DES RELIGIEUSES ET A DES JEUNES FILLES

CINQUANTE ELEVES DE L'ECOLE TECHNIQUE KELVIN PENETRENT AVEC EFFRACTION DANS L'ACADEMIE SAINTE-MARIE ET VEULENT ENVAHIR LE DORTOIR OU DORMENT LES JEUNES FILLES A ONZE HEURES DU SOIR. - ILS ARRACHENT PLUSIEURS DOUBLE-FENETRES ET TOURNENT TOUT SENS DESSUS DESSOUS DANS LE GYMNASE.—LE COURAGE DES RELIGIEUSES FORCE CES CHENAPANS A RETRAITER. — CINGLANTE LETTRE DE MGR CHERRIER.

"Est-ce le fruit mûr du système si haut vanté de nos écoles publiques?"

La veille de la Toussaint une bande de voyous, à peu près soixante et la plupart étudiants de l'école technique Kelvin, ont pénétré avec effraction, vers onze heures du soir, dans l'Académie Sainte-Marie, Crescentwood. Ils entrèrent dans le laboratoire de chimie au rez-de-chaussée en arrachant les doubles fenêtres, mais trouvant fermée à clé la porte conduisant au corridor, ils retraitèrent et pénétrèrent dans le gymnase en arrachant encore plusieurs doubles fenêtres. Là, ils tournèrent sens dessus dessous toutes choses, mais, se voyant fermée l'entrée à la salle, ils se rendirent aux escaliers de sauvetage à l'arrière de l'Académie et s'y engagèrent. Au troisième étage, ils entrèrent dans la salle de recréation des jeunes élèves en arrachant les fenêtres extérieures et en brisant les panneaux des fenêtres intérieures. Ils y saccagèrent les plantes et l'ameublement et, non contents de cela, ils coururent de long en large dans les différentes salles, lançant "le cri" de l'école Kelvin, émaillé de hurlements et de chants. Ensuite ils escaladèrent les escaliers conduisant au dortoir des jeunes filles, criant "au feu" et, en même temps allumèrent dans la salle des lumières qui se trouvaient aussi raccordées avec celles du dortoir. Ils escomptaient qu'il y aurait une panique mais au lieu de cela ils furent reçus par deux religieuses stationnées aux portes conduisant au dortoir. Ordre parfait: pas une élève ne s'était levée et toutes méritent des félicitations pour le sangfroid dont elles firent preuve.

Les jeunes voyous avaient évidemment un respect inné du costume des religieuses car à la vue des religieuses ils dégringolèrent vivement les escaliers, leur projet échouant, ni les professeurs ni les élèves n'ayant été effrayés au point de quitter leur lit et de se sauver dans les salles. Au bas de l'escalier, ils furent rencontrés par une autre religieuse qui leur dit: "N'y a-t-il pas un monsieur parmi vous?" A cette apostrophe le chef de la bande honteux tourna les talons et fuya par les escaliers suivi de la bande des disturbateurs qui sortirent de la même manière qu'ils étaient entrés.

Les religieuses qui avaient entendu le vacarme et les cris des voyous avant qu'ils pénétrassent dans l'Académie crurent que cela leur suffirait et qu'ils iraient tapager et accomplir plus loin leurs exploits de voyous. L'absence de cris et de clameurs durant plusieurs minutes contribua encore à les rassurer. Et elles furent surprises au-delà de toute mesure quand elles constatèrent que ces chenapans avaient envahi le couvent. Bien qu'elles eussent demandé la protection de la police avant la retraite des envahisseurs, nul gendarme ne se présenta et ce fut dû au courage des religieuses et des élèves si l'attaque ne dura pas plus longtemps.

* * *

LETTRE DE MGR CHERRIER

Une lettre de Mgr Cherrier, protonotaire apostolique, au *Free Press* donne les détails de la conduite déshonorante d'un groupe d'élèves de l'école technique Kelvin qui, la veille de la Toussaint, ont pénétré avec effraction dans l'Académie Sainte-Marie.

Voici cette lettre de Mgr Cherrier:

Monsieur le Directeur du *Free Press*.

Monsieur:

Dans le *Free Press* du 1er novembre, je lis la note suivante: "Un élève de l'école Kelvin, a, à onze heures et quinze la nuit dernière, subit un grave accident. Le groupe, de cent environ, paradait chemin de l'Académie quand se produisit l'accident."

Serait-ce, j'ose demander, le même parti de jeunes gens qui, peu de temps avant le triste accident, a paradé sur le toit, et à l'intérieur dans les corridors et dans le gymnase, etc., de l'Académie Sainte-Marie, un couvent exclusivement peuplé de religieuses et de jeunes filles?

Ces chenapans (je ne puis les qualifier autrement) après avoir grimpé par les échelles de sureté sur le toit de l'institution firent un carnaval de potirons et de danse suffisant pour effrayer mortellement les crédules pensionnaires qui dormaient audessous. Mais qu'est cela quand sur des témoignages certains on apprendra que la même bande après être descendu du toit arracha seulement huit double-fenêtres et une grande glace de la salle de recréation afin de pénétrer à l'intérieur de l'Académie. Là, ils se dirigèrent droit en procession au dortoir des élèves où sans doute ils escomptaient s'amuser fort au milieu de nombreuses jeunes filles effrayées qui avec leurs seuls vêtements de nuit eussent été facile proie pour leurs sauvages envahisseurs. Heureusement les religieuses de surveillance se montrèrent égales aux exigences de l'heure, onze heures passées le soir, et furent rencontrées debout à l'entrée des dortoirs et déterminées à être foulée aux pieds avant qu'on gagna accès à leurs départements. Le chef de bande ainsi subjugué par deux faibles religieuses au courage desquelles il ne pouvait faire face ordonna à ses suivants de retraiter dans d'autres quartiers.

La troupe s'en alla, brisant sur sa route le téléphone privé de l'institut, sonnant la cloche d'alarme de l'institution avec des cris de "Au feu, au feu" jusqu'à ce qu'elle parvint enfin au gymnase qui fut fait le théâtre de la plus sauvage récréation, tout étant renversée sens dessus dessous. Quelques chères religieuses récemment revenues de l'hôpital et se rétablissant péniblement d'une rude attaque de typhoïde reçurent un tel choc nerveux que maintenant on doute beaucoup de leur complet rétablissement. Dans l'intervalle on avertit la police mais elle vint trop tard pour opérer des arrestations.

Maintenant, monsieur, ces 100 manifestants étaient des garçons et des jeunes gens de 15 à 20 ou 25 ans. Leur conduite a certainement été des plus outrageantes. Fussent-ils allés au collège de Saint Boniface, par exemple, il se peut qu'on aurait pu alléguer certaines excuses pour eux, car là ils se seraient exposés à rencontrer ceux qui leur auraient selon toute apparence donné la leçon qu'ils méritaient. Qu'une troupe de pareils grossiers vauriens s'attaque à une institution exclusivement habitée par des femmes, de nobles femmes et l'élite des jeunes filles de notre ville, est un acte qui déconcerte la plus vive imagination. Est-ce là, je le demande, une conduite à être tolérée dans une ville comme Winnipeg qui se vante de sa civilisation avancée du 20ème siècle? Est-ce un des fruits mûrs de notre système si vanté d'éducation des écoles publiques? Pas un mot de protestation, cependant, n'est encore apparue dans aucun de nos journaux quotidiens.

Je suis citoyen de Winnipeg depuis plus de 29 ans. J'ai honte d'une si avilissante conduite. Je suis membre du Bureau Consultatif et comme tel convaincu qu'aux membres de ce Bureau aussi bien qu'aux commissaires des écoles de notre ville et à tous les citoyens honorables de Winnipeg incombe l'impérieux devoir de se lever indignés et de condamner une telle inconduite sans précédent, qu'on ne tolérerait même pas chez un peuple barbare. Avec l'espoir que je ne fais que sonner la trompette d'un réveil chez nos concitoyens et nos éducateurs au sens du respect commun."

* * *

LE *FREE PRESS* A PUBLIE LE RAPPORT SUIVANT

Selon les renseignements obtenus à d'autres sources par le *Free Press* deux soeurs s'étaient rapidement levées en entendant le bruit. Quand les étudiants tentèrent de passer outre, arrivés aux portes du dortoir ils trouvèrent à chaque porte une petite religieuse calme mais déterminée.

"Y a-t-il un monsieur parmi vous?" demanda l'une des religieuses et les étudiants, après avoir regardé honteusement leur chef de bande, dégringolèrent en masse l'escalier et par la porte de devant qui fut immédiatement fermée à clef derrière eux.

En plusieurs occasions, alors que les disturbateurs se trouvaient dans l'Académie ils rencontrèrent des religieuses. Chaque fois ils reculèrent en disant: "Voici une autre soeur. Laissez-la seule."

"C'est le sangfroid de nos religieuses et le respect pour leur costume qui semblait évident chez tous ces jeunes voyous qui préservèrent notre couvent de déprédations et d'outrages encore plus grands", disait hier une des religieuses. Nous avons droit à la protection de la part de la ville, mais quand nous téléphonâmes à la police après avoir vu que les étudiants étaient décidés à pénétrer dans l'Académie, bien qu'on nous promit de nous envoyer bientôt de l'aide, aucune ne vint et nous n'avons pas encore vu de policier. Nous sommes en état de promettre aux parents la meilleure protection pour les jeunes filles qu'ils nous envoient mais nous ne pouvons absolument pas être prémunies contre une violence de bandits comme nous en avons été victimes l'autre soir.

Un peu après onze heures, vendredi soir, une bande d'à peu près 50 garçons se réunit à l'extérieur de l'Académie sur la pelouse nord. Là, ils chantèrent, poussèrent des cris et des clameurs, entremêlant clairement leur tapage de cris de l'école Kelvin. Quelques moments plus tard tout était tranquille et les membres de l'institution, une trentaine d'élèves et une quarantaines de religieuses, crurent que la bande s'était dispersée. Ayant été indulgentes autant que nécessaire parce que c'était la veille de la Toussaint (Hallowe'en Day), les religieuses considérèrent plutôt d'une façon bénigne la première partie de la manifestation.

Mais bientôt l'on entendit le bruit du bois craquant. Les étudiants avaient contourné l'édifice du côté sud, et, arrachant plusieurs double-fenêtres, gagné leur entrée au lavatoire. Ici ils trouvèrent la porte fermée à cle et ne pouvant aller plus loin sortirent et arrachèrent les fenêtres du gymnase. Dans le gymnase, nouveau désappointement car la porte extérieure était fermée à clé. Alors, après avoir en tout arraché huit double-fenêtres, ils grimpèrent un par un dans les échelles de sauvetage à l'étage supérieur d'où ils pénétrèrent dans l'étage du dortoir en brisant la fenêtre extérieure et en mettant en pièces le panneau intérieur qui s'abattit sur le plancher avec un fort bruit.

Les dortoirs n'étaient qu'à moitié remplis, la plupart des élèves étant absentes chez elles pour fêter le Halowe'en. Celles qui demeuraient au dortoir, bien que extrêmement effrayées, savaient que les maraudeurs étaient les étudiants et ne firent pas attention aux cris de "au feu" résonnants dans tous les corridors de la bâtisse.

Jendi trois des chefs de cette escapade, avec l'approbation des autorités de l'école Kelvin, vinrent trouver les religieuses et s'excusèrent humblement de leur conduite. Les religieuses apprécièrent cet acte et les assurèrent qu'ils n'en voulaient aucunement à leur institution et qu'elles acceptaient leurs excuses pour ce qui était arrivé étant donné l'esprit dans lequel ils les faisaient. Les étudiants montrèrent tous les signes d'une profonde honte de leur escapade irréfléchie.

PREMIERE VISITE DE MGR BELIVEAU AU SACRE-COEUR

Il sera l'invité de la société de l'Assomption, (les Acadiens) et de la société St-Jean-Baptiste. Concert et allocution par Mgr Béliveau.

C'est jeudi soir que Mgr Béliveau, évêque auxiliaire au siège de Saint-Boniface, fera sa première visite officielle à la paroisse du Sacré-Coeur et à la population de langue française de Winnipeg. Il sera l'invité de la société de l'Assomption—société des Acadiens—et de la société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg.

Une adresse lui sera présentée au nom de la société de l'Assomption et une autre au nom de la paroisse du Sacré-Coeur.

Sous l'organisation de Mme Philéas Bourque un joli concert a été préparé.

Voici le programme de ce concert: Jeudi soir, le 13 novembre. Ouverture. Fanfare du Juniorat.
Pièce dans le style ancien. Piano. Solo. Mme Beaudry.
Hymne national acadien. Ave Maris Stella. Un choeur.
Allocution de Mgr Béliveau.
Réveil de l'exilé. M. Arthur Gosselin.
"Mon coeur s'ouvre à ta voix". (De Samson et Delila). Melle Marie-Louise Pélissier.
Chant. M. Papineau.
Déclamation, Mme Ed. (Coupez) Bourque.
Le sais-tu? Melle Thérèse Hamel.
Solo de violon. M. Ed. Gosselin.
Evangeline. Melle A. Patenaude.
Adresses et réponses.
O Canada!

L'admission à ce concert n'est que de vingt-cinq sous.

ST-BONIFACE

Aurons-nous le gaz bientôt? Oui, s'il faut en croire les dernières nouvelles concernant les négociations de notre municipalité avec la Winnipeg Electric Railway. Ces négociations se termineront prochainement et dans notre intérêt. La compagnie des tramways ne veut rien entreprendre avant d'être pratiquement assurée d'une monopole. Les représentants de la compagnie déclarent qu'ils ne veulent pas faire une installation couteuse et plus tard avoir la ville comme compétiteur. Le coût initial de l'installation du gaz serait de $150,000, ce qui à 5 pour cent coûterait à la ville $7,500, soit moins de trois quarts d'un mille par chaque piastre.

Bien qu'on n'ait pas encore décidé des détails des conditions qu'acceptera la compagnie, les grandes lignes du projet semblent les suivantes:

Une franchise de 20 ou 25 ans à l'expiration de laquelle la ville pourra acquérir toute l'installation en donnant un avis de six mois. La valeur de l'installation sera alors décidée par arbitrage. Mais la ville devra payer à la compagnie 15 pour cent pour sa clientèle. La ville ne donnera-t-elle pas alors avis à la compagnie de son intention d'acheter, la compagnie pourra obtenir une nouvelle charte pour cinq ans. La compagnie aura droit à un tarif minimum de 50 centins et à un loyer de 25 centins pour le gazomètre. Tout paiement en dedans de dix jours donnera droit à un escompte de 5 pour cent pour mille pieds cubes et de 10 pour cent pour cinq mille pieds cubes.

ECHELLE DES PRIX

Le prix du gaz par mille pieds sera comme suit: quand la consommation annuelle dépasse 30 millions de pieds le prix sera de $1.65; quand elle sera de 60 millions de pieds, il sera de $1.60; la réduction se fera selon l'accroissement de la consommation de manière à atteindre le prix de $1.40 quand la consommation sera de 240,000,000 de pieds cubes. Ce qui est certain c'est que le gaz nous sera utile non seulement pour l'éclairage mais encore et surtout pour la cuisine.

Le site du réservoir pour le gaz ne sera pas décidé avant que les négociations soient terminées. Si ces négociations se terminent prochainement, le posage des tuyaux commencera probablement au printemps et se terminera l'automne prochain. Naturellement les électeurs devront se prononcer pour que notre municipalité ait le gaz. Pour que le projet soit accepté il faut qu'un cinquième des électeurs vote et que de ceux-ci les trois cinquièmes se prononcent en faveur du projet.

* * *

Un des candidats à la mairie est maintenant connu: c'est M. J.-A.-F. Bleau, ancien maire. Une délégation spéciale de Norwood l'a décidé à accepter la candidature. M. Bleau lui-même a annoncé qu'il allait être candidat.

M. Berry, notre maire actuel, est absent à la Nouvelle-Orléans. Il est peu probable qu'il soit de nouveau candidat.

M. Bleau est établi à Saint-Boniface depuis 35 ans. Il fut il y a 28 ans élu pour la première fois conseiller municipal. Il occupa ce poste durant dix ans. En 1901, il fut élu maire et réélu en 1907, 1908, 1909 et 1910. Il a été commissaire d'écoles durant deux termes.

* * *

Les deux règlements municipaux autorisant la ville à dépenser $350,000 pour la construction d'égouts et l'extension du réseau de l'aqueduc ont été adoptés par une bonne majorité. A l'exception du quartier No. 5 dans Norwood, tous se prononcèrent en faveur de ces deux règlements. Le résultat dans le quartier No. 5 semble le résultat du mécontentement des électeurs de ce quartier contre l'augmentation de la taxe.

Sur le premier règlement No. 1,000 qui autorisait une dépense de $300,000 pour la construction d'égouts, le vote fut comme suit:

	Pour	Contre
Quartier No. 1	98	6
Quartier No. 2	41	16
Quartier No. 3	111	23
Quartier No. 4, Nor.	36	26
Quartier No. 5, Nor.	16	24
Total	302	75

Le règlement No. 1,001 autorisant une dépense de $50,000, pour l'extension du réseau de l'aqueduc a été voté comme suit:

	Pour	Contre
Quartier No. 1	97	6
Quartier No. 2	43	15
Quartier No. 3	118	17
Quartier No. 4	35	27
Quartier No. 5	13	27
Total	306	92

Pour que ces règlements puissent être mis en vigueur il faut qu'ils soient approuvés par les trois cinquièmes de ceux qui votent. Ces deux règlements se trouvent donc approuvés par une forte majorité.

* * *

Le R. P. Morice o.m.i., est allé prêcher deux retraites, l'une à Saint-Léon et l'autre à Saint-Claude.

A sa réunion d'hier soir, le conseil a répondu au voeu des citoyens décidant de demander à Sir Roblin qu'aucune autre license ne soit accordée dans Saint-Boniface.

* * *

Mgr Béliveau, accompagné de M. l'abbé Lambert, est parti vendredi dernier pour Saint-Léon, Notre-Dame de Lourdes et Fannystelle. A Saint-Léon il a béni une école-couvent et aux deux autres endroits des cloches.

Mgr Béliveau reviendra jeudi.

* * *

On attend Mgr Langevin jeudi soir.

* * *

La Progressive Investment Ltd. vient d'acheter un terrain, rue Archibald, en face des Stock Yards.

* * *

On fait signer une requête demandant au docteur Lachance d'accepter la candidature à la mairie.

* * *

Une nombreuse et enthousiaste assemblée a dimanche, dans la Salle Leclerc, choisi unanimement M. J.-A. Beaupré comme candidat dans le quartier No. 3. M. Roger Goulet présidait cette assemblée. Plusieurs discours furent prononcés en faveur de M. Beaupré par MM. Liguori Gagné, Gauvin, échevin, le docteur Laurendeau, S.-J. Dusseault, etc.

Tout fait prévoir que M. Beaupré sera élu par acclamation.

* * *

CONCERT

La fanfare "LaVérendrye" donnera un concert et partie de cartes dans la salle de l'Académie Provencher, jeudi le 20 novembre.

L'admission sera de vingt-cinq sous.

* * *

MM. Vulliez, Langlamet et Cardon, doivent partir sous peu, pour un voyage de trois mois en France.

UNION NATIONALE

Les Français qui cherchent de l'emploi à Winnipeg ou à Saint-Boniface peuvent s'adresser tous les jours de 10 heures a.m. à 3 heures p.m. au président du Comité du travail de l'Union Nationale Française de l'Ouest. M. Brunache, a son bureau chambre 26½ Canada Life Building, Portage avenue. Tous les renseignements seront donnés gratuitement.

DEMENAGEMENT

Les docteurs Maloney et Kennedy, les dentistes bien connus, dont les bureaux furent détruits dans l'incendie de l'Avenue Block l'hiver dernier, qui temporairement eurent leurs bureaux dans le bloc Somerset, ont maintenant pris possession de leurs bureaux dans le nouveau Avenue Block, 265 avenue Portage.

Ces bureaux sont du dernier fini et confort.

AU SACRE-COEUR

LA PAROISSE DU SACRE-COEUR. HEURES DES OFFICES PENDANT L'ANNEE

Le dimanche:

Messe basse à 8 heures.

Grand Messe à 10.30 heures.

Office du soir à 7.30 heures.

La semaine:

Première Messe à 7 heures, excepté le jeudi.

Deuxième messe à 8.30 heures. Les enfans de l'école assistent à cette messe.

Les confessions:

Tous les samedis à 4 heures et à 7.30 heures.

La veille des fêtes d'obligation.

La veille du premier vendredi du mois.

Tous les matins à l'heure des messes.

Les Sociétés:

Premier dimanche du mois à 7.30 heures p. m., exercice du Rosaire et réunion générale des Cadets du Sacré-Coeur.

Deuxième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion des Enfants de Marie.

Trosième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion des Dames de Sainte-Anne.

Quatrième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion de la Ligue des hommes.

La Société Saint-Jean-Baptiste a ses assemblées le 2me dimanche du mois à 3 heures.

L'Union Saint-Joseph le dernier mercredi de chaque mois à 8 heures p. m.

L'Alliance Nationale le 2me lundi de chaque mois à 8 heures p.m.

La commission scolaire le 3 me mercredi du mois à 8 heures p.m.

Le Choeur de chant a sa pratique régulière tous les vendredis à 8 h.

Le premier vendredi du mois le Saint-sacrement est exposé tout le jour de 8 heures a.m. à 8 heures p.m.

Messes à 7 et à 8 heures p.m. 7.45 heures, exercice de la Garde d'honneur.

AU SACRE-COEUR ... ...

Le R. P. Boyer o.m.i., est parti samedi pour aller prêcher une retraite à LaBroquerie. Le R. P. Portelance o.m.i., est parti hier pour aller l'assister.

* * *

On annonce pour mercredi 26 novembre prochain, le mariage de Melle Marie-Louise Pelissier, avec M. H. Bessette. La bénédiction nuptiale sera donnée en l'église du Sacré-Coeur.

SERVICE ANNIVERSAIRE.

Le service anniversaire de feu l'abbé Giroux, curé de Sainte-Anne des Chênes, Man., aura lieu le 12 novembre, mercredi prochain.

LES DANGERS DU CINEMA

Plusieurs évêques allemands, réunis en conférence à Fulda, se sont longuement occupés des dangers que présentent les théâtres cinématographiques au point de vue de la morale.

Ils ont décidé que les élèves des écoles ne devaient être admis qu'à des représentations cinématographiques spéciales, et seulement s'ils étaient accompagnés de leurs professeurs de religion.

Pour le enfants au-dessous de six ans, l'accès des cinématographiques doit être rigoureusement interdit.